7777

LE FILS BANNI,

OU

LA RETRAITE DES BRIGANDS.

Regarde moi, repliqua l'Etranger d'une voix de tonnerre, en otant son chapeau.

BIBLIOTECA VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

5691/48

LE FILS BANNI,

OU

LA RETRAITE DES BRIGANDS,

Par Madame REGINA-MARIA ROCHE,

Auteur des *Enfans de l'Abbaye ;*

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez JOSEPH CHAUMEROT, Libraire, Palais du Tribunat, Galerie de Bois, près le Passage Valois, N°. 188.

1808.

LE FILS BANNI,

OU

LA RETRAITE DES BRIGANDS.

CHAPITRE PREMIER.

La lice n'est pas toujours ouverte pour celui dont la course est rapide, et le champ de bataille pour l'homme courageux ; la fortune est rarement le prix de la sagesse, et la faveur des hommes celui du savoir. L'histoire de tous les âges et de tous les pays nous a prouvé cette vérité, et la vie du capitaine Munro en est un exemple frappant. La nature l'avoit doué de toutes les qualités qui peuvent rendre un

homme aimable ; l'éducation les avoit perfectionnées, et les soins des amis les plus tendres lui avoient été prodigués depuis sa première enfance ; mais à peine eut-il fait quelques pas dans la carrière de la vie, qu'il fut rapidement entraîné dans l'abîme du malheur, tandis qu'il vit s'élever au plus haut degré de la prospérité des êtres à qui la fortune n'avoit accordé aucuns de ses avantages.

Telles étoient les réflexions du capitaine, en s'éloignant du château de Glengary, la demeure de son père, pour retourner dans son humble retraite.

Le jour étoit très-avancé lorsqu'il remonta à cheval à la dernière porte de ce château qu'il ne croyoit revoir jamais, car aucune considération ne pouvoit l'engager à chercher à se réconcilier avec un père qui avoit repoussé sa prière avec tant d'insensibilité et de barbarie.

La pluie tomboit par torrens; un vent impétueux portoit au loin les feuilles desséchées de quelques vieux chênes épars sur la bruyère, qui pouvoient à peine résister à sa furie.

Malgré le chagrin qui brisoit son cœur; malgré la violence de la tempête, le capitaine Munro, arrivé au sommet d'un coteau d'où il découvroit le toit qui l'avoit vu naître, ne put s'empêcher d'arrêter son cheval pour jouir encore une fois de la vue de cette retraite où il avoit passé des jours si heureux. Quoiqu'elle lui fût fermée pour jamais, il ne pouvoit oublier ces années d'un bonheur si tranquille, et il éprouvoit à s'en rappeler, le même plaisir qu'on goûte en contemplant les traits d'un ancien ami. Le souvenir de la mère qu'il avoit perdue, de cette mère si tendrement aimée, se mêloit à chaque objet qui s'offroit à lui; il soupiroit, il songeoit à ce qu'elle devoit souffrir, si, du céleste séjour, son

ame pure pouvoit découvrir les scènes honteuses qui se passoient dans une retraite qui lui avoit été si chère.

Oh! s'écria-t-il à haute voix, en relevant ses yeux mouillés de larmes, le ciel ne seroit plus le ciel, si les soins et les inquiétudes de la vie pouvoient troubler la paix de ses heureux habitans!.... Non, là tout est paix; là tout est félicité..... On n'y connut jamais les larmes, jamais les peines du cœur.... Heureux état de repos! .... Heureux celui à qui sa conscience donne la certitude que ce bonheur lui sera accordé! Oh Dieu! continua-t-il avec ferveur, puissé-je ne jamais être privé de cette dernière consolation; et, quels que soient les malheurs qui m'attendent, ne jamais me livrer au désespoir!.... Non, ajouta-t-il après s'être arrêté un instant, se livrer au désespoir, c'est douter de la bonté de cet Être, qui a promis de secourir celui qui mettroit en lui sa con-

fiance. Et ainsi que le soleil reviendra, dans toute sa splendeur, réchauffer ces campagnes actuellement inondées ; ainsi que les nuages qui obscurcissent le ciel se dissiperont, de même j'espère voir des jours de bonheur renaître pour moi, et chasser les nuages qui s'étendent sur mon horizon.

Il jeta encore un regard sur l'antique demeure de ses pères, et s'éloigna. Pendant qu'il continue sa route, nous allons tracer l'histoire de sa vie jusqu'à ce moment.

Le capitaine Robert Munro étoit le seul enfant d'un gentilhomme écossois, fort riche, qui lui avoit donné une éducation convenable à sa fortune. Son père, craignant de le voir mener une vie oisive et inutile, le destinoit au barreau ; mais ce projet ne pouvoit pas plaire au jeune Munro. Il avoit un caractère ardent et une imagination enthousiaste; et, comme Douglas, il ne rêvoit que com-

bat, et auroit voulu suivre dans le champ de la gloire quelqu'illustre guerrier ; en un mot, le récit des actions des héros l'avoit tellement exalté, qu'il brûloit de s'immortaliser par quelques actions éclatantes. Son père s'opposa fortement à cette résolution ; et quoique sa mère craignît les dangers attachés à l'état militaire, elle céda enfin aux importunités d'un fils qu'elle adoroit, et obtint de son père qu'il lui achetât une commission dans un régiment d'infanterie, qui, bientôt après, reçut l'ordre de s'embarquer. Le jeune Munro parcourut diverses contrées, et eut souvent occasion d'éprouver tous lès dangers et toutes les peines de la profession qu'il avoit choisie ; mais rien ne put diminuer son courage, ni lui faire regretter le parti qu'il avoit pris. Il n'en étoit pas de même de ses parens, dont chaque jour augmentoit les inquiétudes. Elles redoublèrent encore, lorsqu'ils apprirent qu'il

avoit été dangereusement blessé dans les Indes occidentales ; et bientôt il leur écrivit qu'il reviendroit en Angleterre, d'après l'avis unanime des médecins, qui avoient assuré qu'il ne pouvoit rétablir sa santé que sous le ciel qui l'avoit vu naître.

A son retour, sa mère fit des efforts inutiles pour le décider à quitter le service. Malgré la douceur de son caractère, il ne voulut jamais consentir à renoncer à son état dans un moment où la guerre étoit allumée, et où on auroit pu croire que le danger qu'il avoit couru l'engageoit à se retirer. Voyant qu'il étoit inflexible, cette tendre mère parvint à obtenir de son père qu'il lui achetât une compagnie de dragons, d'après l'avis de quelques militaires de ses amis, qui lui avoient dit que la cavalerie étoit bien moins employée au service du dehors que l'infanterie. Elle cacha à son fils les démarches qu'elle faisoit, jusqu'au moment où il reçut sa commis-

sion. Le jeune capitaine auroit préféré demeurer dans son ancien régiment, où il croyoit avoir plus d'occasion de cueillir des lauriers ; mais l'attachement qu'il avoit pour sa mère, et la reconnoissance, l'engagèrent à se soumettre à ses désirs.

La vie monotone d'une garnison s'accordoit mal avec l'activité de son esprit, il en retira cependant quelqu'avantage ; il reprit les études que la guerre l'avoit forcé d'interrompre, et acheva de perfectionner ses connoissances.

Le capitaine Munro donnoit à la société le temps que lui laissoit les devoirs de son état et ses occupations particulières ; il avoit été extrêmement accueilli dans la maison d'un négociant qui, après avoir fait une fortune considérable à Cadix, étoit revenu dans la ville qui l'avoit vu naître pour y jouir tranquillement du fruit de ses travaux. A son départ d'Espagne, on avoit confié à cet homme respectable une jeune personne

que ses parens vouloient faire élever en Angleterre, et qui, après que son éducation avoit été terminée, habitoit chez lui pour achever de connoître les usages du peuple chez qui elle avoit été élevée. Elle étoit au moment de retourner dans sa patrie, lorsque Munro lui fut présenté; il étoit très-disposé à sentir tout le pouvoir de la beauté; et dans cette occasion où elle étoit unie à la grâce, la modestie et l'esprit, il ne put résister à son ascendant, et devint bientôt l'admirateur passionné de la belle étrangère. Je n'essaierai pas de peindre tous ses charmes; et pour en donner une idée, je m'en tiendrai au portrait que le chevalier de Bourgoanne a fait de ses belles compatriotes.

Rien n'est plus séduisant, dit-il, qu'une jeune Espagnole : un ovale parfait, des cheveux châtain clair retenus dans un simple rézeau, des grands yeux noirs, une bouche charmante, une atti-

tude toujours modeste, un simple habit de serge noire qui dessine les plus belles formes, une petite main parfaitement proportionnée ; en un mot tout est charmant dans ces aimables filles, qui rappellent la douceur, la beauté, et la simplicité de ces jeunes Grecques, dont l'antiquité nous a laissé de si charmans modèles..... Enfin, dans toutes les comédies espagnoles, les anges sont toujours représentés par de jeunes filles.

Quoique Munro fût extrêmement amoureux, il ne fit point connoître ses sentimens à celle qui les lui inspiroit. Il savoit quels étoient les préjugés religieux de son père, et il prévoyoit de grands obstacles à son union avec elle. Dans cette incertitude, l'honneur lui défendit de chercher à toucher son cœur. Il se détermina enfin à confier son secret à sa mère. Au moment où il alloit lui écrire, il reçut une lettre de M. Munro, qui lui annonçoit qu'elle étoit très-mal,

et lui disoit de partir à l'instant pour l'Ecosse. Munro fit la plus grande diligence ; mais il n'arriva que pour rendre les derniers devoirs à cette mère chérie. Sa mort l'accabla de la plus vive douleur ; il perdoit en même temps la plus tendre mère et la meilleure amie, une amie à qui il pouvoit dans tous les temps ouvrir son cœur, et dont il étoit toujours sûr de recevoir les plus douces consolations et les meilleurs conseils. Ce qui aggravoit encore ses peines, c'est l'idée que la résistance qu'il avoit opposée au désir qu'elle formoit de lui voir quitter l'armée avoit abrégé ses jours, et il auroit donné tout au monde pour se retrouver dans le temps où il pouvoit céder à sa volonté. Mais hélas ! le temps ne peut revenir, ni la tombe abandonner sa proie. Et avec quel soin nous éviterions de blesser nos parens et nos amis, si nous pouvions sentir combien le remords est cruel,

lorsque la faute ne peut plus être réparée !

Les bois, les rochers, les sites sauvages, dont le château de son père étoit environné, convenoient trop bien à la disposition de son ame pour qu'il songeât à s'en éloigner, d'ailleurs, il croyoit qu'il étoit de son devoir de ne pas le quitter dans un pareil moment; mais bientôt il s'aperçut qu'il s'étoit trompé lorsqu'il l'avoit cru profondément affligé; les regrets que M. Munro avoit donné à la mémoire de cette excellente femme se dissipèrent bientôt, et ce n'étoit réellement qu'à elle qu'il devoit la considération dont il jouissoit. Son caractère étoit absolument opposé à celui qu'il paroissoit avoir; et quoique mistriss Munro ne l'eût épousé que pour obéir à son père, elle cachoit ses défauts avec autant de soin que s'il avoit été l'objet de son choix. Elle avoit même cherché à

les corriger, mais inutilement ; ce qui fut bien prouvé, lorsque peu de temps après sa mort il épousa une fille qui avoit été à son service, et qu'il avoit entretenu depuis dans une maison obscure jusqu'au moment où il l'épousa.

Ce mariage blessa cruellement l'ame noble et pure du capitaine. La ruine de ses espérances (car il dépendoit entièrement de son père) entroit pour bien peu dans le chagrin qu'il ressentit lorsqu'il fut témoin d'un événement qu'il n'avoit pu prévoir, mais il le regardoit comme une injure faite à la mémoire de sa mère ; à peine la tombe s'étoit fermée sur elle, qu'il voyoit à sa place un être si vil, si abject, si méprisable ; le sentiment d'indignation qu'il éprouvoit fut trop vif pour qu'il pût le cacher ; et quoique son congé ne fût pas encore expiré, il s'éloigna de la maison de son père, avec l'intention de n'y jamais rentrer.

Malheureux, découragé, il rejoignit

son régiment et s'éloigna de toutes les sociétés qu'il recherchoit auparavant ; il évitoit surtout celle de la maison où demeuroit la belle espagnole ; la mort de cette mère chérie qui pouvoit seule engager son père à consentir à son mariage, ne lui laissoit plus d'espérances, et il crut devoir éviter la présence de celle qu'il adoroit.

Un soir qu'il revenoit accablé de fatigue après avoir passé la journée à chasser dans les montagnes, il rencontra une nombreuse cavalcade, et reconnut bientôt sa belle espagnole qui venoit de faire une promenade avec les amis chez lesquels elle demeuroit. Ils parurent enchantés de le rencontrer, lui firent d'aimables reproches de sa longue absence, et le pressèrent beaucoup de venir les voir. Toutes ses sages résolutions furent alors oubliées ; il retourna dans cette aimable société, et redevint plus amoureux que jamais. Je ne décrirai point les

progrès de sa passion, je ne parlerai point de l'aveu qu'il en fit à sa belle maîtresse, je dirai seulement qu'il parvint à la décider à se rendre secrètement à la porte du parc de son tuteur où une voiture de poste l'attendoit, et ils se rendirent en Ecosse pour y être unis à jamais. Ce mariage fut bientôt connu du vieux Munro, grâces à la vigilance de sa nouvelle compagne, qui épioit toutes les actions du capitaine, dans l'espoir de trouver l'occasion de le perdre auprès de son mari, de se venger du peu d'égards qu'il avoit eus pour elle, et dissiper l'inquiétude qu'elle conservoit de lui voir conserver son ancien ascendant dans la maison de son père, ce qui auroit été extrêmement contraire au projet qu'elle avoit formé de s'emparer de sa fortune. Si elle avoit mieux connu le caractère inflexible de son mari, elle se seroit donné moins de peine pour augmenter son ressentiment contre son fils; et

quoiqu'il eût été mécontent du mariage du capitaine, qui détruisoit les projets ambitieux qu'il avoit formés sur lui, il étoit bien aise d'avoir un prétexte de l'éloigner et de se débarrasser d'un fils dont la seule présence étoit pour lui un reproche.

Le jeune Munro écrivit à son père une lettre respectueuse, pour lui annoncer son mariage et adoucir son ressentiment; il reçut la réponse la plus dure. Son père lui disoit qu'il devoit renoncer à sa fortune, et pour jamais à son amitié, et que toutes ses prières seroient inutiles. Il s'attendoit bien dans le premier moment à toute sa colère, mais il espéroit que le temps pourroit l'adoucir et amener une réconciliation. Sa femme fit une semblable démarche auprès de son père, et n'eût pas un succès plus heureux. Le vieux espagnol avoit les mêmes préjugés que M. Munro, et y joignoit dix fois plus de hauteur et d'ambition; il s'imaginoit

que sa fille devoit épouser au moins un grand d'Espagne ; elle s'adressa au négociant chez qui elle avoit demeuré, pour parler en sa faveur, mais il étoit si irrité de sa fuite et du mauvais exemple qu'elle avoit donné à ses filles, qu'il refusa absolument sa médiation, et ne voulut conserver aucunes liaisons avec elle.

Le temps, qui détruit toutes les illusions, fit voir au capitaine qu'il devoit renoncer à tout espoir d'obtenir son pardon. Lorsqu'il en fut bien convaincu, il se décida à quitter l'armée pour prendre un état qui pût lui offrir les moyens de faire subsister sa famille. Après s'être consulté avec la compagne qu'il avoit choisie, il se décida à se retirer à la campagne. Elle étoit sensible aux beautés de la nature, et Munro avoit assez de connoissances en agriculture pour conduire une ferme.

Ce projet une fois arrêté, il ne perdit pas de temps à l'exécuter ; il se

retira du service avec sa demi-paie. En empruntant trois cents livres sterlings, payables en plusieurs termes, il acheta une petite ferme à vingt milles environ du château où il étoit né. Ainsi que Cincinnatus, il changea son épée contre la charrue que conduisoient ses mains.

Au bout de quelques années il devint père de deux enfans, un fils et une fille. Il vivoit parfaitement heureux dans sa retraite, lorsqu'une mauvaise récolte et quelques expériences d'agriculture qu'il avoit faites sans succès, à l'exemple deses voisins, le mirent dans un tel état de gêne, qu'il se décida à faire une nouvelle tentative pour se réconcilier avec son père. Résoudre et exécuter étoit la même chose pour lui; en conséquence, il partit un matin pour le vieux château de ses ancêtres.

Il seroit difficile d'exprimer les sensations qui assaillirent son ame lorsqu'il en approcha; il ne pouvoit revoir sans

émotion les lieux où il avoit passé sa jeunesse, et où tous les jours étoient pour lui des jours sans nuages. Il mit pied à terre à la porte du château avec assez de calme ; mais la vue des anciens domestiques de sa mère, que la nouvelle maîtresse du château avoit conservés pour sauver les apparences, ou plutôt pour satisfaire son orgueil en se faisant servir par ceux qui avoient servis avec elle, et la joie qu'ils éprouvèrent de le revoir, firent sur lui la plus forte impression.

Il imaginoit qu'il auroit de la peine à avoir accès auprès de son père, mais il se trompoit ; le vieux gentilhomme pensa que, puisqu'il s'étoit décidé à une telle démarche, il reviendroit jusqu'à ce qu'il pût le voir, et il préféra de lui accorder à l'instant l'entrevue qu'il demandoit ; d'ailleurs son opinion s'accordoit avec celle de sa femme, qui étoit son oracle ; elle ne craignoit plus que le capitaine regagnât l'influence qu'il avoit

eue, et elle étoit bien aise de le voir humilié; en conséquence il fut admis. Il seroit inutile de détailler les particularités de cette entrevue; il suffit de dire qu'après beaucoup d'altercations et d'invectives, M. Munro consentit à rendre son amitié à son fils, à condition qu'il divorceroit avec sa femme, ou au moins la renverroit en Espagne avec ses enfans. Cette barbare et infame proposition fut reçue avec l'indignation qu'elle méritoit, et le respect seul empêcha le jeune Munro de manifester ce qu'il sentoit.

Monsieur, dit-il avec une apparence de calme, mais d'une voix tremblante, la seule réponse que je puisse vous faire, c'est que, d'après les liens qui subsistent entre nous, mon seul désir est de pouvoir oublier ce que vous m'avez dit.

Il sortit avec précipitation. Les anciens domestiques l'attendoient à la porte, dans l'espoir que leur maître se seroit adouci.

adouci. Lorsqu'il parut, l'expression de sa physionomie fit évanouir toutes leurs espérances. Il demanda son cheval; le pauvre animal avoit été mieux reçu que lui; on l'avoit conduit à l'écurie, où il avoit été parfaitement soigné; et lorsque le vieux palefrenier, qui avoit été le premier maître d'équitation de Munro, tint l'étrier pendant qu'il montoit, il ne put s'empêcher de lui observer que la plus terrible tempête alloit éclater.

Oh! oui, André, s'écria la gouvernante en courant vers lui, sans craindre que la pluie ne gâtât le beau ruban cramoisi qui nouoit son chapeau, il y auroit de la folie à s'exposer à un pareil orage lorsqu'on peut demeurer à couvert!

Munro la regarda fixement en s'élançant sur la selle. — Je ne puis trouver d'asile dans cette maison, alloit-il répliquer..... Il se retint, mais ses re-

gards exprimoient ces mots que sa bouche craignoit de prononcer.

J'ai un bon feu dans ma chambre, reprit la gouvernante, qui lisoit dans sa physionomie mieux que n'auroit pu le faire Lavater.

Dieu puisse-t-il vous bénir, mes bons amis, s'écria-t-il d'une voix mal assurée..... Dieu puisse-t-il vous bénir, répéta-t-il d'un ton plus ferme; et les saluant de la main avec affection, il partit et les laissa immobiles, jusqu'à ce qu'il eût disparu à leurs yeux.

Oh! dit le vieux André en agitant ses cheveux blancs lorsqu'il eut cessé de le voir, Dieu est juste, et il vous récompensera de toutes les peines que vous endurez.

Oh! le sauvage, le barbare..... s'écria la gouvernante; peut-on être assez barbare pour renvoyer son enfant à une pareille heure!.... André, ajouta-t-

elle en baissant la voix, que pensez-vous qu'un tel homme doive attendre dans l'autre monde.

André, croyant peut-être cette question trop délicate pour y répondre, se tut; mais les jours, les mois, les années s'écoulèrent avant que la visite de leur jeune maître cessât d'être le sujet de leur conversation.

Il étoit bien tard lorsque le capitaine arriva à *Heath-Wood*, c'étoit le nom de la petite ferme qu'il avoit achetée; toute sa famille étoit couchée, à l'exception de sa femme; elle n'avoit pas voulu se mettre au lit, avant d'être sûre qu'il ne reviendroit pas. Son retour détruisit les espérances qu'elle commençoit à concevoir. Elle pensoit que, si son voyage avoit réussi, il auroit peut-être passé la nuit à *Glengary*. Elle s'efforça cependant de cacher la peine qu'elle éprouvoit, de crainte d'augmenter celle de son mari. Au lieu de le question-

ner, comme l'auroit fait toute autre femme, elle lui aida à changer ses habits mouillés, ralluma le feu prêt à s'éteindre, et mit devant lui les restes de son frugal repas. Munro fut touché jusqu'aux larmes de ses attentions. — Et ainsi que le soleil n'est jamais plus brillant qu'après la tempête, de même les soins de l'amitié ne paroissent jamais aussi touchans que lorsque le cœur succombe sous le poids de l'infortune.

Il la serra contre son sein, et la remercia des douces consolations qu'elle lui offroit dans ses peines.

« Ne seroit-il pas bien cruel, bien peu généreux de ne pas chercher à adoucir des maux que j'ai attirés sur vous; et, s'asseyant sur ses genoux, elle passa son joli bras autour de son cou. »

« Vous, vous!.... s'écria Munro avec une sorte d'égarement, vous dites que vous avez causé mes peines?.... Non.... non; c'est mon imprudence, ma folie! »

« Je serois fâchée, bien fâchée, dit madame Munro en affectant une gaîté qu'elle étoit bien loin de ressentir, si vous vous accusiez de folie pour m'avoir épousée ; et elle mit sa jolie main sur sa bouche. »

« Ah ! dit-il avec un sentiment d'amertume, n'ai-je pas détruit toutes les brillantes espérances qui s'offroient à vous ? »

« Et n'avez-vous pas renoncé à la fortune qui vous attendoit ? »

« Si vous n'avez pas de reproches à me faire, reprit Munro après quelques instans de réflexion... si vous ne vous repentez pas de vous être unie à moi... »

« Oh ! jamais je ne le regretterai ; je me regarde comme la plus heureuse des femmes. »

« Alors, nous serons heureux en dépit de la fortune, s'écria son mari en la pressant contre son cœur. »

« Et comment pourrions-nous ne pas

l'être, ne jouissons-nous pas des premiers biens de la vie, la santé, l'innocence et la liberté » ?

Le lendemain Munro se leva avec un sentiment de tristesse qui le rendoit mécontent de tout ; mais bientôt il songea que la misanthropie ne serviroit qu'à aggraver ses peines. Il résolut de ne pas perdre un moment pour faire usage de toutes ses ressources. L'obligation de 300 livres sterlings qu'il avoit contractée étoit échue, il alla pour tâcher de la renouveler, mais elle étoit passée en d'autres mains ; avec quelques peines il parvint à se procurer cette somme, ainsi que celle qui lui étoit nécessaire pour payer d'autres dettes que lui avoient fait contracter ses expériences en agriculture.

Des jours de calme et de bonheur succédèrent à ces momens d'orage ; les enfans croissoient sous les yeux de leurs parens, et faisoient leur gloire et toute

leur félicité; ils s'aidoient mutuellement à les instruire. Souvent Munro, en les regardant avec la plus vive tendresse, s'étonnoit de la dureté qu'il avoit trouvée dans son père. Quand ils auroient commis les plus grandes fautes, quand même le monde entier les accuseroit, disoit-il en lui-même, si leur cœur étoit repentant, jamais ils ne seroient repoussés par leur père, jamais sa porte ne leur seroit fermée. J'éleverois pour eux mes prières vers le ciel, s'écrioit-il; vers ce ciel qui pardonne au repentir, et, ainsi que les hommes, n'est pas inflexible pour les coupables, dont les fautes sont expiées par des regrets sincères.

Mais un sentiment d'inquiétude se mêloit quelquefois au bonheur que ressentoient ces tendres parens, en contemplant leurs enfans chéris. Ils n'avoient point de fortune à leur laisser; ils songeoient à l'incertitude de la vie, et craignoient pour leur avenir.

Ces craintes cependant étoient adoucies par leur confiance dans la céleste Providence. Osmond, c'étoit le nom du fils de Munro, annonçoit les plus heureuses dispositions. En les cultivant, il pouvoit se procurer une brillante existence dans le monde, et devenir très-utile à sa famille. D'après cette idée son père lui donna une éducation très-soignée; il accepta le sacrifice que sa femme vouloit lui faire de ses riches bijoux qui lui rappeloient des temps plus heureux; et avec l'argent qu'il pût en retirer, il se décida à l'envoyer dans une des Université d'Angleterre.

Lorsque Munro eut exécuté ce projet, il fût plus heureux qu'il ne l'avoit été depuis long-temps; mais les dépenses qu'exigeoit le séjour de son fils à l'Université étoient considérables, et avant que la moitié du temps qu'il devoit y demeurer fût expiré, il désespéra de pouvoir l'y soutenir. En le rappelant auprès

de lui, tous les projets flatteurs qu'il avoit conçus se trouvoient anéantis, et l'interruption de ses études le forçoit de renoncer à le placer dans un état où il auroit pu réparer les torts de la fortune. La destinée de sa fille lui donnoit encore une nouvelle inquiétude. Sans l'éloigner de la maison paternelle, les talens de ses parens leur avoient donné les moyens de lui procurer une éducation convenable à sa naissance. Mais ils gémissoient de la voir condamnée à mener une vie solitaire, loin des amusemens de son âge, et destinée à épouser un homme au-dessous d'elle, ou à passer ses jours dans l'isolement et l'inutilité du célibat.

Oh Dieu ! s'écrioit-il souvent, dans les momens où les inquiétudes que lui causoient ses enfans oppressoient son cœur ! combien devroit-on peser toutes les circonstances avant d'entrer dans un état qui vous impose des devoirs, qui, lorsqu'ils ne sont pas remplis, deviennent

une source de tourmens continuels! Combien est respectable cette responsabilité qui est imposée aux pères envers leurs enfans !

Ah ! que l'homme, malgré sa raison, sa réflexion, et tous ses prétendus avantages, est au-dessous des êtres qui n'ont que l'instinct pour guide !..... Lui seul ne prévoit pas l'avenir, et lui seul ne peut rompre les liens que la nature a placés autour de son cœur.

Quels que fussent les sentimens de la jeune Elisabeth sur sa situation, elle les renfermoit soigneusement; elle pensoit que ses parens avoient trop besoin de consolation, pour ne pas chercher à adoucir leurs peines par sa constante gaîté. Elle avoit atteint alors sa dix-septième année, et ressembloit parfaitement à sa mère, avec cette seule différence que son teint étoit plus beau, sa taille plus élevée, ses yeux plus brillans et plus expressifs. Son sourire pei-

gnoit la douceur de son caractère, sa voix, la sensibilité de son ame, et toutes ses actions, la bonté de son cœur.

Sa plus douce jouissance étoit de faire le bien ; et quoique sa position ne lui permît pas de se livrer à sa générosité, elle se rappeloit de l'offrande de la veuve, et pensoit que sa modicité n'en diminuoit pas le prix. Sa mère, qui avoit toute la grandeur du caractère espagnol, avoit donné à son esprit une sorte de tournure romanesque qui ne déplaisoit pas à son père ; Munro croyoit que, sans enthousiasme, on ne peut s'élever à tout ce qui est grand et tout ce qui est beau.

Elisabeth avoit entendu parler de bals, de fêtes, d'assemblées ; et quelques charmes que la vivacité de son imagination prêtât à ces amusemens, elle ne pouvoit concevoir un plaisir plus grand que celui que lui procuroit la lecture d'un livre intéressant, lorsqu'assise à la

fin d'un beau jour dans la campagne, elle respiroit un vent frais qui murmuroit à travers le feuillage, et lui apportoit à la fois la santé et l'harmonie.

Elle sentoit d'autant plus ce plaisir, qu'elle ne pouvoit pas toujours en jouir; elle avoit été élevée pour être utile à elle-même et aux autres, et sa mère, qui avoit toute l'indolence naturelle aux peuples du Midi, l'avoit chargée des soins du ménage aussitôt que son âge avoit pu lui permettre de s'en occuper.

A l'amour de la littérature Elisabeth joignoit le plus vif enthousiasme pour les beautés de la nature; un joli paysage lui inspiroit une sensation de délices: elle se plaisoit à errer sur les coteaux, à se reposer sur un rocher escarpé d'où s'échappoit la source d'un ruisseau, à voir le soleil sortir étincelant de lumière, des vapeurs du matin, ou le soir se précipiter dans le vaste Océan, au milieu de nuages enflammés; et elle aimoit à

suivre les progrès de l'ombre qui amenoit par degrés la nuit sur l'horizon, et à voir les étoiles du nord se lever lentement, et briller d'un feu plus doux. Ces grands spectacles faisoient naître l'enthousiasme dans son ame, et palpiter son cœur.

Les aspects auxquels elle avoit été accoutumée dès son enfance, étoient faits pour faire naître dans son cœur l'idée du sublime. La maison de son père étoit placée sur un coteau; d'un côté les montagnes d'Ecosse s'offroient à la vue, de l'autre la vaste étendue de l'Océan. On n'y rencontroit nulle part le luxe et la magnificence, mais par-tout le goût et la simplicité. Mistriss Munro, qui étoit extrêmement attachée au culte de ses ancêtres, avoit fait construire une jolie chapelle, qui étoit desservie par un prêtre d'une ville voisine. Sa maison étoit bâtie sur une bruyère étendue, u[illegible]nti-que forêt la garantissoit d'un côté, du nord;

de l'autre un coteau fertile, où l'on apercevoit plusieurs fermes, contrastoit avec l'aridité de la bruyère ; plus loin on découvroit les restes d'une célèbre abbaye, dont les ruines montroient encore l'antique splendeur. Parmi les broussailles qui croissoient autour de cet ancien monument, on apercevoit des pierres énormes couvertes de mousse, qui annonçoient que ce lieu étoit le dernier asile d'êtres qui depuis long-temps avoient cessé de s'entretenir avec les mortels.

Ces ruines étoient la promenade favorite d'Elisabeth. Elle éprouvoit un sentiment de respect en parcourant ces longues galeries ; elle se plaisoit à entendre l'écho répéter le bruit de ses pas, à travers ces voûtes immenses qui retentissoient autrefois de la musique harmonieuse qui accompagnoit les hymnes saintes chantées à la gloire de l'Eternel. Ces objets la disposoient à une forte mé-

lancolie qui convenoit à son ame douce et tendre ; elle aimoit à s'y livrer, et ainsi que le dit un charmant écrivain, rien ne dispose le cœur d'une femme à la tendresse, comme les montagnes sauvages et les bois solitaires.

Quelquefois plongée dans ses rêveries, elle laissoit les heures s'écouler sans s'en apercevoir, jusqu'à ce que les cris funèbres des chouettes et des oiseaux de nuit vinssent la rappeler à elle-même. Ils avoient établi leur séjour dans ce lieu solitaire ; mais selon les traditions superstitieuses des gens du pays, ils n'en étoient pas les seuls habitans. A-peu-près dans le temps où Munro commençoit à concevoir de vives inquiétudes sur la destinée de son fils, tout le pays fut dans une sorte de confusion par l'effroi qu'inspiroient des esprits qui avoient choisi ce lieu pour le théâtre de leurs bizarres amusemens.

Munro crut d'abord que cette terreur

étoit purement imaginaire, mais bientôt il se convainquit par lui-même qu'elle avoit une cause réelle ; en passant le soir auprès de l'abbaye, il entendit des bruits extraordinaires et qui étoient faits pour effrayer des esprits foibles. Il visita ces ruines pendant le jour, il y demeura jusqu'au soir, et ne découvrit rien qui pût détruire la crédulité de ses timides voisins.

Cependant, la consternation augmentoit tous les jours, les travaux étoient abandonnés, les paysans passoient tout leur temps dans les cabarets, où ils forgeoient mille histoires plus effrayantes les unes que les autres ; il pouvoit en résulter les plus grands inconvéniens, la moisson alloit commencer, et toutes ses exhortations étoient inutiles : les uns par manque de courage, les autres par obstination, ne vouloient point chercher à éclaircir le sujet de cette terreur panique.

Munro proposa de se réunir pour monter la garde la nuit dans l'abbaye, cette proposition fut unanimement rejetée ; enfin, un honnête fermier, nommé Stubbs, dont les terres touchoient aux siennes, consentit à y passer la nuit avec lui. Ils convinrent de tenir leur projet secret, et de se rendre à l'abbaye à la fin du jour.

Aussitôt que l'obscurité se fût étendue sur la campagne, le capitaine armé de son épée, et Stubbs avec sa fourche, une lanterne et un panier de provisions, prirent le chemin de l'abbaye ; mais à peine eurent-ils pénétré dans les ruines, que le froid, l'humidité, et les ténèbres glacèrent le cœur du fermier. Stubbs supportoit difficilement ce qui le contrarioit, à moins qu'il n'y fût absolument forcé ; en conséquence, il chercha partout des morceaux de bois, et parvint à allumer un bon feu dans la principale chambre où ils s'étoient établis, malgré

les remontrances de Munro qui lui observoit qu'il feroit difficilement des découvertes s'ils s'environnoient de lumière et de feu.

« Bien, bien, capitaine, répondit le fermier en se grattant la tête, mais qui pourroit tenir à une telle humidité et dans cette obscurité; d'ailleurs, il faut bien que nous ayons de la lumière si nous voulons voir le diable ».

« C'est vrai, mon ami, reprit le capitaine en affectant une sorte de gaîté, il me paroît que vous ne manquez pas d'argumens pour soutenir votre opinion ».

« Oh! oui, répondit Stubbs avec un sourire de satisfaction qui annonçoit combien il étoit content de lui-même. Mon pauvre père, Dieu veuille avoir son ame, m'a donné une bonne éducation; il m'a tenu dans une école deux ou trois mois, à une couronne par quartier, elle étoit tenue par....».

« Oh ! dit Munro en l'interrompant, ce n'a pas été une dépense perdue ».

« C'est ce que mon père disoit, reprit Stubbs, en jetant au capitaine ce qu'il appeloit un regard significatif ».

A côté de l'ouverture où le feu étoit allumé, se trouvoit une espèce de banc à moitié démoli, c'est là où s'établit le capitaine avec son camarade ; ils placèrent entr'eux le panier de provisions, qui contenoit une cruche de bierre forte, du jambon, du pain, du fromage, et se mirent à souper. Quoique Stubbs parla hardiment, et fit tout ce qu'il pouvoit pour soutenir son courage, Munro s'aperçut qu'il s'affoiblissoit beaucoup ; il ne fit pas semblant de le voir, espérant qu'en feignant de lui croire de la fermeté il pourroit lui en inspirer. Il est vrai que cette scène étoit faite pour donner de la crainte à tout homme un peu disposé à la superstition ; l'abbaye étoit

éloignée de toute habitation, et le vent, en parcourant ces longues voûtes, faisoit entendre un bruit qui ressembloit aux gémissemens de la douleur; un escalier à moitié détruit se trouvoit dans la cham- où ils étoient assis; au-dessus tout parois- soit ruines, mystère et obscurité; et la lumière incertaine et vacillante du feu, formoit sur les murs noircis par l'humi- dité, des formes fantastiques que l'ima- gination la plus déréglée auroit pu seule concevoir.

Voilà un triste séjour, dit le capitaine, après un moment de silence qu'il avoit employé à écouter et à regarder autour de lui; il s'est passé bien des années depuis que cette salle a été témoin de joyeuses réunions.

Oui, répondit le fermier, et il s'en passera encore davantage avant que cela arrive; car je commence à croire, capi- taine, que, guetter les esprits n'est pas

la plus agréable occupation de ce monde : je n'ai pas besoin de répéter ce qu'en pensent nos voisins.

J'espère que la découverte de ceux qui nous donnent cet embarras, répondit Munro, nous évitera la peine de passer ici une seconde nuit.

CHAPITRE II.

La nuit étoit avancée, il restoit peu de lumière dans la lanterne, et le feu alloit s'éteindre. Le fermier, dont la patience étoit épuisée, proposa au capitaine de se retirer ; et d'après la conduite de son compagnon, Munro n'espérant rien découvrir alloit y consentir, lorsqu'ils entendirent au-dessus de leur tête un bruit terrible semblable aux éclats du tonnerre. Le capitaine saisit son épée et regarda autour de lui ; le même bruit continua quelques instans, et il fut remplacé par des cris ou plutôt des hurlemens, tels que la plus cruelle torture auroit pu seule les arracher.

« Oh ! capitaine, capitaine, s'écria Stubbs, dont les regards égarés et la pâleur

extrême attestoient la frayeur, et il s'efforça de se lever du banc où il paroissoit cloué en tendant ses bras vers lui ».

Le capitaine lui fit signe de se taire, bientôt il entendit l'escalier craquer, et vit un grand squelette enveloppé d'un linceul, et éclairé d'une lumière blanchâtre ; il saisit la lanterne, et s'élança vers l'escalier sans songer à l'état de délabrement où il étoit ; mais à peine eût-il fait quelques pas, qu'une des marches fondit sous ses pieds, il seroit tombé dans l'ouverture s'il ne s'étoit retenu à la balustrade ; il se rappela alors qu'à côté du grand escalier il y avoit un petit passage qui conduisoit à un escalier dérobé, par lequel il pensoit qu'on devoit arriver aux appartemens d'en-haut. Il y courut, et à peine étoit-il dans le passage, que le fantôme qu'il cherchoit passa près de lui avec la vîtesse de l'éclair, et s'évanouit sans qu'il pût imaginer ce qu'il étoit devenu. Il pour-

suivit ses recherches, et se trouva dans une petite chambre carrée à moitié souterraine, il la parcourut sans trouver de sortie. Alors il pensa qu'il lui seroit inutile et peut-être dangereux de demeurer plus long-temps, et que le fermier pourroit avoir besoin de lui ; il retourna dans la grande chambre, et le trouva à la même place où il l'avoit laissé, pâle les yeux égarés, les cheveux hérissés, et présentant machinalement les pointes de sa fourche ; il lui fit avaler un peu de liqueur qui par bonheur lui restoit encore. Stubbs revint enfin à lui-même. — L'avez-vous attrapé, dit-il en essuyant une sueur froide qui couloit de son front ? Munro l'instruisit de ce qui s'étoit passé. — Dieu aie pitié de nous, s'écria-t-il, allons-nous-en..... Mais ne pensez pas que j'aie eu peur, capitaine ; si cela avoit été, au lieu de rester ici comme je l'ai fait, j'aurois toujours été à vos talons.

Je

Je n'en doute pas, répondit Munro pour l'encourager.... Mais venez, mon bon ami! nous ne pouvons plus faire de découvertes cette nuit. Gardons sur tout ceci le plus profond secret, car sans cela les choses iroient plus mal qu'auparavant; et soyez sûr que l'esprit que nous avons vu est un esprit de chair et d'os. Je voudrois de tout mon cœur que nous pussions le plonger dans votre abreuvoir; car réellement ceux qui se jouent de la crédulité des hommes ne sauroient être punis aussi sévèrement qu'ils le méritent.

Le fermier promit de n'en point parler, et son silence prouva bien qu'il n'étoit pas de l'avis du capitaine sur l'apparition. Ils sortirent de ces vieux bâtimens, et Munro ne quitta pas son camarade avant de l'avoir vu bien établi chez lui.

Le lendemain il retourna à l'abbaye, et il n'y trouva aucunes traces de ce qui

s'y étoit passé. Il proposa d'y aller plusieurs nuits de suite ; mais il fut généralement refusé, et sa famille étoit tellement effrayée de l'idée de le voir retourner dans cet endroit, qu'il en abandonna le projet.

Son inquiétude sur son fils augmentoit chaque jour, à mesure qu'il devenoit plus convaincu de l'impossibilité où il étoit de le soutenir à l'Université, à moins que quelque événement inattendu ne lui en fournît les moyens. L'avenir ne lui offroit aucunes espérances ; et avant de s'abandonner à ses tristes pensées, sa physionomie prit une teinte de mélancolie qui n'échappa pas à l'observation de ses voisins : ils firent sur ce sujet bien des conjectures, et ils conclurent qu'il falloit qu'un chagrin cruel pesât sur son ame, pour qu'il parût ainsi toujours sombre et préoccupé.

Le fermier Stubbs (qui, lorsqu'il n'étoit pas question d'esprits ou de revenans,)

étoit le plus brave et le plus honnête des hommes, s'en apercevoit comme ses autres voisins ; mais il se taisoit sur ses remarques, d'après sa constante maxime, qu'un homme n'a pas le droit de se mêler des affaires des autres. Par une sorte de sympathie qui existe entre les cœurs honnêtes, il étoit fort attaché au capitaine, malgré la différence de leur éducation ; il se seroit battu pour lui de tout son cœur, et il souffroit beaucoup, quoiqu'il n'en parlât pas, de le voir pencher sa tête sous le poids du malheur, comme une fleur dont la tige a été brisée.

Un jour, qu'il travailloit dans son champ, il fut accosté par un de ses voisins, nommé Watkins, qui passoit pour faux, rusé et hypocrite, et qui détestoit Munro parce qu'il avoit défendu contre lui une pauvre veuve, et avoit gagné sa cause. Son plus grand plaisir étoit d'aller dans son voisinage recueillir des nou-

velles, et il avoit une satisfaction inexprimable à les répandre, surtout lorsqu'elles n'étoient pas favorables à ceux qu'elles concernoient ; car il étoit aussi envieux qu'hypocrite.

Il attendit le moment ou Stubbs, fatigué, se reposoit sur sa bèche pour reprendre haleine ; alors il entra en conversation, et la fit tomber sur le capitaine. Voilà, disoit-il, l'effet de cette manie de vouloir faire plus qu'on ne peut. Le capitaine a voulu que son fils fût élevé comme un gentilhomme ; il l'a mis dans une Université, et il n'a pas un schelling à lui donner.

« Vous en a-t-il demandé, répliqua Stubbs, pour payer sa pension ? »

« Non, vraiment ; cela seroit bien singulier qu'il s'adressât à moi, qui ne suis pas son parent. »

« Et alors vous n'avez pas le droit de vous mêler de ce qui le concerne ; car

je pense que vous conviendrez qu'un homme peut faire de son bien ce qu'il lui plaît. »

« Cela est vrai, mais on peut donner son opinion. »

« Sûrement on le peut, mais souvent il vaudroit mieux ne pas le faire. » A ces mots il lui tourna le dos avec un regard si méprisant, que Watkins déconcerté s'éloigna.

Peu de jours après la conversation que nous venons de rapporter, Stubbs alla faire visite à Munro, au moment où il prenoit le thé avec sa famille. Le capitaine l'engagea à en accepter une tasse; mais il s'excusa en lui disant qu'il venoit pour lui demander des plants de brocoli qu'il lui avoit promis la veille. Munro se rappela de sa promesse, et aussitôt que le thé fut enlevé, ils allèrent ensemble dans le jardin. A peine avoient-ils fait quelques pas, que le fermier s'arrêta en regardant fixement le ca-

pitaine ; et le prenant par le bouton de son habit:... « Voisin, lui dit-il, je n'ai parlé des plants de brocoli que parce que je vous voulois voir en particulier. »

« Très-bien, mon ami, répondit le capitaine, qui commençoit à revenir de la surprise qu'il lui avoit causée ; je suis tout attention. »

« Il faut d'abord que je vous dise que ce vieux coquin de Watkins ; et il s'arrêta en frottant son front avec l'air mécontent ; je disois que ce vieux coquin m'a dit une histoire que j'ai de la peine à répéter. »

« Le plus tôt que vous pourrez le faire sera le mieux, dit Munro ; ainsi parlez. »

Le fermier montra par un signe de tête qu'il avoit la même pensée ; et alors il lui rapporta toute la conversation qu'il avoit eue avec Watkins. Munro l'écouta avec émotion, mais sans dire le moindre mot. Quand il auroit été ques-

tion de ma vie, reprit Stubbs, je n'aurois pu cacher la peine que j'éprouvois en entendant dire que vous seriez obligé de retirer cet aimable M. Osmond de l'Université, avant que son éducation fût finie. Je ne vous dirai rien de plus sur ce sujet. Faire des souhaits pour quelqu'un, et se borner à en parler, c'est seulement un vain étalage de ses bons sentimens. Ce matin, pendant que je réfléchissois à ce que m'avoit dit Watkins, j'ai été mandé par lord O'sinister, ce grand seigneur qui vient d'arriver il y a peu de temps dans un superbe château qu'il possède aux environs. Mon père étoit autrefois établi avec moi de l'autre côté de la *Tweed* (1). Mais milord désirant que ses terres fussent cultivées selon la manière anglaise, nous sollicita, mon père et moi, d'abandonner une

(1) *Tweed*, rivière qui sépare l'Ecosse de l'Angleterre.

ferme que nous tenions dans le Derbyshire, pour en prendre une de lui dans ce pays-ci. Lorsque j'ai été introduit auprès de milord, il m'a fait mille questions sur les différentes parties de ma ferme; car quoiqu'il soit un grand seigneur, et qu'il ait beaucoup d'orgueil, il est extrêmement poli; et lorsqu'un homme riche a de la hauteur avec ses égaux et est affable avec ses inférieurs, ils en sont bien plus flattés.

Certainement, dit Munro, pendant que le fermier s'arrêtoit, attendant avec impatience ce qu'il alloit ajouter.

Milord ensuite, reprit Stubbs, a commencé à me parler de votre ferme, qui lui avoit appartenu autrefois; il m'a demandé quel en étoit à présent le propriétaire. Je vous ai nommé, je lui ai parlé de la manière dont vous saviez en tirer parti. Alors il m'a fait mille questions sur vous. J'étois un peu embarrassé, car je n'aime point à parler des

affaires des autres. Il m'est venu tout-à-coup dans l'esprit que, comme je lui avois dit que vous étiez un bon gentilhomme et un parfait honnête homme, il pourroit vous être utile ; et je lui ai raconté tout ce que je savois et tout ce que je pensois de vous.

« Tout ce que vous savez!.... » s'écria Munro, ne sachant pas s'il devoit paroître mécontent.

« Dès que j'ai commencé à lui parler de votre père, et de la manière dont il vous avoit traité, je n'ai pu m'arrêter ; et quand il auroit été question de ma vie, cela ne m'auroit pas été possible.... Mais, capitaine, s'écria le fermier en lui parlant avec une sorte de respect, j'espère que vous ne serez pas fâché ; car ce n'est point pour le plaisir de parler que je lui ai dit tout ce qui vous concernoit ; c'étoit seulement dans l'espoir de vous acquérir un ami qui pût

vous obliger ; tandis que moi, avec ma bonne volonté, je ne saurois vous être utile. »

« Ces mots décidèrent les sentimens du capitaine. Mon ami, mon bon ami, dit-il en lui prenant la main, quelles que soient les suites de cet entretien, je vous dois toute ma reconnoissance. Mais j'espère que lord O'sinister n'aura pas pensé que vous aviez été le voir avec l'intention de lui parler de moi. »

Oh ! non, il a trop d'esprit pour n'avoir pas vu que c'étoit l'inspiration du moment. »

Eh bien, vous a-t-il fait quelques observations ? »

« Stubbs, m'a-t-il dit en remettant sur la table une tasse de café qu'il alloit porter à ses lèvres, ce que vous me racontez de votre ami, excite toute ma sensibilité, et je vous assure que ce ne sera pas ma faute s'il ne se forme pas

une liaison d'amitié entre le capitaine Munro et moi. J'aime son caractère, et il y a trop d'analogie entre ses idées et les miennes, pour que je ne prenne à lui le plus vif intérêt. » D'après cela, continua le fermier, j'ai pensé que je devois vous communiquer ce que m'avoit dit milord, pour que vous ne soyez pas surpris si cette conversation avoit des suites. »

« Certainement, mon ami, reprit le capitaine ; vous avez bien fait de m'en prévenir, et je ne puis qu'être très-reconnoissant de l'intérêt que vous prenez à moi. »

« Vous n'êtes donc point fâché? » ajouta Stubbs avec un regard qui peignoit une sorte d'inquiétude.

« Fâché !..... Et comment pourrois-je l'être avec un homme que je regarde comme un ami sincère? Vous aviez l'intention de m'être utile ; et quand même vous vous seriez mépris sur les moyens,

ce motif doit exciter ma reconnoissance. »

Ah ! combien votre cœur est honnête ! s'écria le fermier ; jespère que tout ceci aura des suites heureuses. Bonne nuit, capitaine ; et, quoi qu'il arrive, tâchez d'éloigner le chagrin. »

Le lendemain, pendant que Munro déjeunoit avec sa famille, il reçut le billet suivant :

A Robert Munro, écuyer.

MONSIEUR,

Ce n'est que d'hier que j'ai appris que j'avois l'avantage d'avoir un voisin tel que vous. Je me serois empressé d'aller vous voir aussitôt que j'en ai été instruit, sans une soudaine attaque de goutte qui me force à rester chez moi. Je regretterai moins la retraite où je suis condamné, si vous voulez me faire l'hon-

neur de dîner avec moi, aujourd'hui à cinq heures ; et ce sera une vraie satisfaction pour

Votre très-obéissant serviteur

O'SINISTER.

Firgrove, vendredi matin.

On peut imaginer que Munro n'hésita pas à se rendre à cette invitation polie ; mais il renferma dans son sein les espérances qu'elle sembloit faire naître, jusqu'à ce qu'il eût la certitude de les voir se réaliser. A l'heure indiquée il arriva au château de Firgrove. Il fut introduit dans un magnifique salon, où bientôt le pair vint le joindre, en s'excusant sur sa santé de ce qu'il paroissoit en robe-de-chambre, et les pieds enveloppés de flanelle. Milord avoit environ cinquante ans ; il joignoit à la politesse ancienne toute l'aisance des ma-

nières du jour; ses traits paroissoient encore très-beaux, quoique le temps les eût altérés, et son regard étoit si perçant, que, selon l'expression de Shakespear, il devoit pénétrer dans les replis du cœur les plus cachés.

Il fit une réception très-flatteuse à Munro, et ils dînèrent tête-à-tête. Pendant tout le temps que les domestiques demeurèrent pour les servir, la conversation roula sur des objets de politique, et sur les meilleurs moyens d'encourager l'agriculture. Après qu'ils se furent retirés, elle devint plus particulière et plus intéressante; milord fit au capitaine quelques questions sur les parens qu'il avoit encore; enfin il lui dit, de la manière la plus délicate, qu'il étoit instruit de la cruauté et de l'injustice de son père envers lui, et lui exprima le désir qu'il avoit de lui rendre service.

Quoique Munro s'attendît à une ouverture de ce genre, son émotion fut

aussi grande que s'il n'avoit été prévenu de rien. Il remercia milord avec toute la chaleur de la reconnoissance ; et, la glace étant rompue, la discussion s'ouvrit sur ce qui conviendroit le mieux à sa situation. Il fut décidé que le jeune Osmond demeureroit à l'Université jusqu'à la fin de ses études ; que lord O'sinister se chargeroit de prendre soin de lui pendant ce temps-là, et qu'il s'appliqueroit à la théologie, parce que son protecteur se proposoit de le nommer à un bénéfice considérable, dont le titulaire étoit si âgé qu'il ne devoit pas le posséder long-temps.

« A présent, monsieur, ajouta le lord avec l'air de la satisfaction, comment pourrai-je vous servir? »

« Ah! milord, en obligeant mon fils vous faites tout pour moi », répondit Munro avec vivacité.

« C'est très-bien, reprit milord avec un sourire ; mais je n'approuve point

que les pères se mettent dans la dépendance de leurs enfans. De nouvelles relations en font oublier de plus anciennes. Ce n'est pas, il est vrai, sans impunité; mais souvent l'heure du remords arrive trop tard : ainsi, dites-moi franchement l'état que vous préféreriez. Je ne pense pas que celui de cultivateur puisse vous plaire beaucoup ? »

« Cela est vrai, milord; mais souvent il faut immoler ses goûts au pouvoir impérieux de la nécessité. »

« Et si l'on vous proposoit de reprendre votre ancienne profession ? »

« Munro tressaillit, et demeura quelques minutes en silence. Milord, j'aurois de la répugnance à rentrer dans un état qui me sépareroit de ma famille, ou qui l'exposeroit à une vie pénible et dangereuse. »

Vous vous méprenez absolument, reprit lord O'sinister, si vous pensez que je vous propose de prendre un état

qui vous éloigneroit de votre famille. Je voulois seulement vous demander si vous auriez de la répugnance à accepter un emploi militaire qui ne vous mettroit jamais dans le cas de servir au-dehors du royaume ; par exemple, une adjudance de milice ? »

« C'est ce qui pourroit me faire le plus de plaisir », répondit Munro avec l'expression de la joie.

« Je suis heureux de vous entendre parler ainsi ; et puisque j'en ai une dans ce moment à ma disposition, vous pouvez la regarder comme à vous. »

« Milord, je ne saurois exprimer ma reconnoissance..... »

« Ah! dit le pair en l'interrompant, vous voyez que je suis un homme tout uni. J'aime à aller directement au but, et je regarde comme une folie, comme dit le poète, de perdre les *rapides instans de cette trop courte vie* en vaines délicatesses, tandis qu'on peut les em-

ployer plus utilement. Si un homme peut me rendre un service, je vais directement le lui demander; et si c'est moi qui suis à même de l'obliger, je m'explique avec la même franchise. Le service que vous pouvez me rendre, est de partir immédiatement pour le nord de l'Irlande, où j'ai des propriétés considérables ; de chercher à gagner la confiance de mes vassaux, et de les engager à acquiescer aux projets du gouvernement, qui veut former des régimens de milice. Soit obstination ou ignorance, soit que des gens mal intentionnés les y excitent, ils s'y refusent ; et s'ils continuoient à le faire, le blâme retomberoit sur moi, qui suis nommé colonel du régiment dans lequel est votre adjudance ; et comme je passe pour avoir une grande influence dans le comté, à cause de l'étendue de mes propriétés, il seroit très-fâcheux pour moi que le gouvernement pût croire

que je ne cherche pas à favoriser ses vues; et cependant je ne puis aller en Irlande dans ce moment, sans de grands inconvéniens. D'après cela, j'ai cherché un ami à qui je pusse confier mes intérêts, et, sans vous flatter, je n'en ai point trouvé qui me convînt aussi bien que vous. Je désirerois que vous partissiez tout de suite pour l'Irlande, où vous prendrez possession de mon château de Temora. Vous emploierez tous les moyens possibles pour gagner l'affection de mes vassaux, et après cela les choses iront de suite; car, une fois que l'on a obtenu la confiance et l'estime d'un Irlandais, vous lui persuaderez tout ce qu'il vous plaira. Vous convient-il de partir demain ? »

Munro hésitoit à répondre; il manquoit d'argent, et avoit trop de délicatesse pour donner cette raison. L'œil perçant de milord aperçut son embarras, et à l'instant en devina la cause. — Venez, venez, cher Munro ! lui dit-

il en lui tendant la main, et lui jetant le regard le plus affectueux ; nous ne devons plus nous considérer comme étrangers l'un à l'autre. Je vous ai dit que j'étois un homme sans façons ; je vois que vous manquez d'argent. »

« Je ne puis en disconvenir, mais sous peu de jours ma ferme me donnera les moyens.... »

« Je vous demande pardon, cher Munro, de vous interrompre.... mais avant que vous ayez vendu ou engagé un arpent de votre ferme, toute la milice irlandaise auroit le temps d'être incorporée, licenciée, et incorporée une seconde fois. Non, non, l'activité est l'ame des affaires ; vous me permettrez d'être votre banquier dans cette occasion. — Cinq cents guinées pourront-elles vous suffire ?.... Je vous en prie, parlez-moi franchement. »

« Oh ! c'est plus, bien plus qu'il ne me faut, » reprit Munro avec vivacité.

« Pardonnez-moi de penser différemment ; d'abord vous devez pourvoir à l'entretien de votre fils à l'Université, ensuite faire en sorte que ceux que vous laissez n'aient aucunes privations à éprouver pendant votre absence ; car je ne pense pas que vous songiez à emmener votre famille, jusqu'à la parfaite organisation du régiment. »

« Mais pourrois-je contracter une aussi forte dette avec vous, milord, sans vous donner aucunes sûretés et sans fixer le terme du paiement ? »

« Oh ! dit lord O'sinister toujours en souriant, encore des scrupules, de la délicatesse ! eh bien, vous me ferez une reconnoissance, mais seulement pour la forme. »

« Et dans quel temps, milord ?

« A présent, demain, ou quand vous reviendrez d'Irlande ..... Mon intendant a toujours des billets imprimés de différentes espèces », ajoùta le pair avec une négligence apparente.

« A présent, à présent, milord, je vous prie! » s'écria Munro, qui croyoit se sentir soulagé du poids d'une telle obligation, lorsqu'il en auroit signé la reconnoissance.

« Tout comme il vous plaira, monsieur Munro, puisque vous êtes si pressé; cependant entre amis cela me paroît peu nécessaire : et tout en parlant il sonna pour faire venir son intendant.

Il parut aussitôt, et le pair lui donna ses instructions. Il revint un instant après, avec un billet qu'il présenta à Munro ; mais au moment où le capitaine prenoit la plume, il s'écria tout-à-coup : — « Mais, milord doit savoir qu'il faut deux témoins pour qu'un titre soit obligatoire! »

« Vous êtes bien minutieux, répondit sa seigneurie, sans cesser de regarder un bel épagneul avec lequel il jouoit ; ne vous ai-je pas dit que cette reconnoissance étoit seulement pour la forme ? »

« Ah! milord, s'écria Munro, je ne

voudrois pas que moi, ou toute autre personne, pussent la regarder comme telle. Je demande qu'on fasse venir un second témoin. »

« Vous serez satisfait », répondit sa seigneurie ; et il sonna une seconde fois.

« Vous savez écrire, John? » dit-il à un domestique qui se présenta.

« Non, milord, non », répondit John avec une répugnance évidente et une sorte de confusion.

« Mais je pense que quelques-uns de vos camarades le savent? »

« Je m'en informerai dès qu'ils rentreront. »

« Où sont-ils donc? »

« Je pense qu'ils sont allés à une noce dans le voisinage. »

« A une noce ! Il faut les excuser. »

« Oh! oui, milord, dit l'intendant ; d'autant que cela ne retardera pas notre affaire. Un jeune homme qui étoit avec

moi lorsque vous m'avez appelé, pourra servir de second témoin, si votre seigneurie n'a pas d'objections. »

« Pas la moindre, puisque M. Munro exige que cette reconnoissance ait toutes les formes légales. »

L'intendant alla chercher ce jeune homme; l'acte fut signé, et remis à lord O'sinister.

Sur mon honneur, dit le pair en riant, c'est une plaisante chose que celle-ci! j'ai votre billet pour une somme que vous n'avez pas reçue. Il se leva alors, et ouvrit un tiroir où il venoit de déposer le billet : je pense, Monsieur Munro, que vous serez bien aise de le lire? »

« Non, milord, cela n'est pas nécessaire. »

« Je ne pense pas que cela le soit. Jenkins est extrêmement exact dans les affaires de ce genre; j'y ai jeté les yeux, et j'ai trouvé qu'il s'est parfaitement conformé à ses instructions. Ce billet est payable

payable en cinq années : mais laissons cela pour un autre moment. J'exige que vous teniez compte de tous vos déboursés à Témora, parce que cela doit me regarder. Il tira alors plusieurs billets de banque, qu'il mit sur la table devant le capitaine : Je pense que le compte y est? »

« Parfaitement, milord, reprit Munro d'une voix émue; et il mit les billets dans son porte-feuille.

CHAPITRE III.

LORD O'sinister reprit son fauteuil et continua la conversation, que l'arrivée de l'intendant avoit interrompue. Il s'étendit sur les beautés de Témora, qu'il lui dépeignit comme un superbe château situé sur le bord de la mer, et peu éloigné du port de *Donaghadee*, où Munro devoit débarquer. « Après un instant de silence, il demanda au capitaine combien il avoit d'enfans. « Ah! dit-il, après qu'il lui eut répondu, je me rappelle à présent que Stubbs m'avoit dit que vous aviez un fils et une fille. —La demoiselle est-elle plus jeune que son frère?»

« Oui, milord. »

« Elle est sans doute bien jolie?

Monsieur Munro, craindriez-vous d'avoir un Irlandois pour gendre? Ils sont, je vous assure, susceptibles des sentimens les plus vifs et les plus solides. »

« Je n'en doute pas, milord, et jamais je ne fus plus convaincu de la générosité de leur caractère; mais je ne regarderai que le mérite dans l'homme qui voudra unir sa destinée à celle de ma fille, quel que soit son pays. »

Le pair témoigna son approbation au capitaine, et lui exprima ensuite ses regrets de ce que ses affaires et le mauvais état de sa santé ne lui permettoient pas d'aller rendre ses devoirs à mistriss Munro et à son aimable fille. J'espère que l'été prochain, ajouta-t-il, j'aurai l'honneur de les voir, et de leur présenter lady O'sinister et miss Athelstone, ma fille, qui viendront ici avec moi. Je vous prie, capitaine, de leur offrir mes hommages, et de les engager à venir se

promener dans mes jardins, et d'en disposer comme s'ils leur appartenoient.

Munro le remercia, et alloit se retirer; le pair le retint jusqu'à ce qu'il eût pris le thé avec lui. Il le quitta alors le cœur pénétré de reconnoissance, et en priant le ciel de répandre sur lui toutes ses bénédictions.

A peine avoit-il passé la porte du parc, qu'il se sentit arrêté par le bras ; il se tourne, et reconnoît le fermier Stubbs.

Capitaine, je vous demande pardon de vous avoir arrêté ; mais, mais..... Son cœur étoit trop plein pour qu'il pût s'exprimer..... — Vous avez été dans la grande maison..... Vous avez parlé au grand seigneur.

Dites plutôt à l'excellent homme, répondit Munro en lui serrant la main affectueusement ; j'espère que vous ne vous trouverez jamais dans des circonstances aussi difficiles que moi ; mais si jamais vous avez besoin d'un ami, puisse

le ciel vous en envoyer un semblable à celui que vous m'avez procuré!

Ainsi soit-il ! s'écria Stubbs , l'œil humide de larmes : Dieu bénisse lord O'sinister ! Capitaine ne dites pas que vous m'avez des obligations , car si je vous ai obligé , je me suis obligé moi-même. J'étois si fâché de vous voir rappeler cet aimable M. Osmond..... Ne parlons plus des chagrins passés, ne songeons qu'à la joie , je me sens si léger !

Munro ne put s'empêcher de remarquer cette délicatesse naturelle qui l'avoit empêché de faire une seule question sur ce qui s'étoit passé entre lui et lord O'sinister: il trouva sa femme qui l'attendoit avec sa fille ; et rien n'égala leur satisfaction lorsqu'il leur apprit ce qui s'étoit passé.

Le digne homme ! s'écria la douce et sensible Elisabeth ; quel noble usage il

fait des richesses et du pouvoir que la Providence lui a accordés ! Si tous les grands en agissoient ainsi, il n'y auroit pas tant de malheureux.

Ah ! dit mistriss Munro en regardant tendrement son époux, le bonheur qu'il nous procure, ainsi que tous les biens de ce monde, n'est pas sans mélange.

Comment, ma chère amie ! reprit le capitaine en la pressant contre son sein. Est-ce que l'emploi qu'il vous procure ne vous éloignera pas de nous ?

« Oh ! pour bien peu de temps. »

« Et ne faut-il pas que vous passiez la mer ? »

La mer, dit le capitaine en riant ; la traversée est si courte, que lorsque le vent est bon, favorable, on peut déjeuner à *Donaghadee*, dîner à Port-Patrick, et revenir souper en Angleterre.

Ah ! dit mistriss Munro en essuyant

les larmes qui couloient sur ses joues, je vois que mes craintes me font faire des erreurs de géographie.

Le lendemain, le capitaine se mit en route, après avoir embrassé sa femme et sa fille, dont les yeux mouillés de larmes le suivirent jusqu'à ce qu'elles cessèrent de le voir. A quelques milles de Port-Patrick, une roue de sa voiture se brisa; la pluie tomboit avec violence; il ne trouva aucun asile sur la route, et arriva à la ville extrêmement mouillé. L'auberge où il se présenta étoit si remplie, qu'il lui fut impossible d'avoir une chambre; et il fut réduit à aller dans une espèce de cabaret, qu'on lui indiqua, sur le bord de la mer.

Il entra dans une chambre qui servoit à la fois de salle à manger, de salon et de cuisine; des matelots buvoient dans un coin; dans un autre une femme, d'un certain âge, qui lui parut la maî-

tresse de la maison, étoit occupée à préparer un plat de poisson.

Munro, après lui avoir raconté ce qui lui étoit arrivé, demanda si on pouvoit le loger pour une nuit. L'hôtesse répondit que oui, et le fit conduire dans une chambre qui ressembloit à celle de l'auberge qui est décrite dans le village abandonné de Goldsmith. Il y fit allumer un bon feu pour sécher ses habits, et demanda à dîner.

Lorsqu'il eut fini, et qu'il se trouva seul livré à ses réflexions, il sentit ses esprits plus abattus qu'ils ne l'avoient été depuis son départ de *Heath-Wood*. Le sifflement des vents, le bruit monotone des vagues qui se brisoient contre les rochers du rivage, ajoutoient encore à la tristesse de cette sombre journée, et augmentoient la disposition mélancolique de son ame.

Afin de changer le cours de ses idées,

il sonna, et demanda si le maître de l'auberge étoit rentré, et s'il vouloit venir prendre avec lui un bowl de punch.

L'hôtesse répondit que son mari alloit monter ; et peu de temps après il vit entrer un homme grand, mince, avec l'uniforme d'invalide et une jambe de bois, qui s'avança jusqu'auprès de lui, s'arrêta en portant la main brusquement à son petit chapeau, décoré d'une large cocarde, et lui demanda ses ordres.

« Je vous prie de vous asseoir, reprit Munro, en souriant de l'apparence d'originalité de ce personnage, et de partager ce bowl de punch, qui fait honneur aux talens de votre femme. »

Vous êtes mon commandant, répliqua l'invalide, et je dois vous obéir. Alors, ôtant son chapeau, il se plaça à côté de la table ; et répondant à ce que Munro avoit dit de sa femme, il ajouta : — Oui, monsieur, ainsi que toutes les

personnes de son sexe, elle sait unir les contradictions ; car le punch, comme vous savez, est composé d'ingrédiens bien opposés par leur nature.

Il est vrai, et cela prouve en même temps qu'avec l'adresse, les choses les plus contraires peuvent s'unir et devenir agréables.

Il y a certains signes, par lesquels les soldats et les francs-maçons se reconnoissent, quels que soient leurs costumes. A peine l'invalide avoit-il passé quelques minutes avec Munro, que déjà il étoit persuadé qu'il étoit avec un militaire ; et lorsque, pour s'en assurer, il lui en eut fait la question, il fut enchanté de voir qu'il ne s'étoit pas trompé. Le résultat de sa découverte fut un long récit des batailles où il s'étoit trouvé, et des dangers qu'il avoit courus. Munro n'éprouvoit pas, à l'écouter, le même plaisir que Desdemona à entendre les histoires de ce genre que lui racontoit Othello ;

mais il connoissoit la nature humaine, et il savoit que rien n'est plus cruel pour un homme qui se fait le héros de l'aventure dont il vous entretient, que de n'y pas faire attention. Cependant, sans interrompre son hôte, il profita du premier moment où il s'arrêta, pour donner un autre tour à la conversation, en lui demandant s'il aimoit ses voisins d'Irlande.

« Oh! par Saint Patrice, ils me plaisent beaucoup, répondit l'invalide; ils dépensent leur fortune comme des princes, et ils ne tournent jamais le dos à un ami ou à un ennemi. »

« Et commencent-ils à se réconcilier avec les nouveaux établissemens militaires qu'on veut former chez eux? »

« Je l'ignore; mais ce que je puis vous assurer, c'est qu'on obtiendra tout d'eux par la douceur. Si vous pouvez convaincre leur raison, et donner quelque chose à leur humeur, ils ne vous refuseront rien;

et, s'ils se croient bien traités, il seront souples comme l'osier. Mais s'ils se persuadent qu'on est injuste avec eux, semblables au chêne superbe, ils aîmeront mieux être renversés par la tempête, que de céder. »

« Vous parlez si bien, monsieur, que je pense que l'étude de la guerre n'a pas été la seule dont vous vous êtes occupé. »

« Non, capitaine; j'ai eu de bons parens qui m'ont donné une excellente éducation. Ils me destinoient au commerce; mais je m'obstinai à vouloir être soldat, malgré tout ce qu'ils purent faire pour m'en empêcher; car j'étois leur seul enfant..... Ma pauvre mère, surtout..... J'ai été puni de ma désobéissance. Si j'étois demeuré au près d'elle, comme elle le désiroit, probablement je n'aurois pas perdu ma jambe. Ce ne seroit rien, si je n'avois pas d'autres sujets de peine; mais lorsque je m'imagine que ma dé-

sobéissance a abrégé ses jours..... c'est alors que je sens là un poids qui m'oppresse. Il porta la main sur sa poitrine.—Il est inutile de réveiller d'anciens chagrins; lorsqu'on a fait une faute on doit l'expier par le repentir; ainsi laissons cela. »

Il s'arrêta alors, et un profond soupir fut la seule réponse que put faire Munro.

« C'est donc pour la première fois que vous allez chez nos voisins? » reprit l'hôte, après quelques instans de silence.

Munro fit signe que oui.

« Si jamais je puis vous rencontrer, j'espère que vous me direz que vous êtes content d'eux. »

« Je n'en doute pas; mais venez-vous quelquefois de ce côté? »

« Oh! souvent, tantôt pour une raison, tantôt pour une autre, et toujours avec plaisir; car ils sont gais, et leur société est aimable. Il n'y a rien que j'aime autant que la gaîté, quoique je ne sois

plus aussi jeune que je l'étois il y a vingt ans; et, ajouta-t-il en frappant sur sa jambe de bois et en riant, je puis bien dire que j'ai déjà un pied dans la tombe. »

Munro l'assura que s'il venoit dans les environs de Témora, il seroit enchanté de le revoir ; et après qu'ils eurent bu à la santé l'un de l'autre, ils se séparèrent. Le lendemain, le soleil se leva resplendissant de lumière, et on apercevoit du rivage les verts coteaux d'Erin. Le paquebot où Munro devoit s'embarquer, se balançoit sur les vagues doucement agitées, comme s'il eût été impatient de sentir briser les liens qui arrêtoient sa course : véritable emblême de la jeunesse, qui se lance dans la vie sans prévoir les tempêtes et sans craindre le danger.

Mais laissons le vaisseau qui porte Munro voguer sur une mer paisible, et revenons à Heath-Wood.

Quelques jours après le départ du

capitaine, mistriss Munro et sa fille prenoient le thé à côté d'une fenêtre qui donnoit sur le jardin : elles virent avec étonnement un homme qui n'étoit plus de la première jeunesse, mais dont l'extérieur annonçoit une naissance distinguée, traverser le verger et s'approcher de la fenêtre où elles étoient. Il leur fit une révérence respectueuse, en s'excusant d'avoir pris la liberté d'entrer dans leur jardin pour demander le chemin d'E...., joli village situé à quelques milles de Heath-Wood.

Elisabeth, qui connoissoit toutes les promenades des environs, lui indiqua la route qu'il demandoit ; il la remercia de la manière la plus polie. Mistriss Munro, voyant qu'il paroissoit extrêmement fatigué, l'engagea à entrer. Il accepta avec plaisir, et Elisabeth lui présenta une tasse de thé. L'étranger avoit beaucoup d'usage du monde ; sa conversation annonçoit un esprit très-cultivé ; il dit à

ces dames qu'il revenoit du continent, et ne connoissoit point les environs. On lui avoit parlé d'E.... comme d'un village dont le site étoit très-pittoresque; et comme il vouloit que rien n'échappât à ses observations, il avoit résolu d'y aller à pied. Si je ne suis pas un voyageur sentimental, ajouta-t-il en souriant, au moins suis-je un voyageur curieux; ce qui m'expose souvent à mettre à l'épreuve la bonté et la politesse de ceux à qui je m'adresse, ainsi que cela m'est arrivé aujourd'hui si heureusement.

Elisabeth, toujours avide d'instruction, lui fit plusieurs questions sur ses voyages, et particulièrement sur l'Italie. Il lui répondit avec la plus grande complaisance, et peignit avec tant de chaleur et de vérité cette terre classique, qu'elle croyoit errer dans les bosquets enchantés de Tivoli, ou gravir péniblement les flancs escarpés du Vésuve. Il lui décrivit ces monumens de la grandeur passée de

Rome, de cette ville souveraine du monde, où l'homme fut tout ce qu'il pouvoit être, où il s'éleva aux plus sublimes vertus, et se souilla des plus horribles crimes. Il lui peignit les merveilles de l'Etna, ses feux souterrains qui brûlent à côté de glaces éternelles, ces fleuves de laves qui se précipitent dans la mer et semblent vouloir usurper son empire. Ces scènes sublimes de la nature, ajouta-t-il, font naître un mélange de sensations impossibles à décrire. L'ame étonnée se sent frappée d'un sentiment de respect pour l'Être suprême, que les meilleurs écrits ne lui inspirèrent jamais.

« Cela est bien vrai, reprit mistriss Munro, puisqu'il faut parler au sens pour arriver à l'intelligence. »

Déjà l'ombre du soir s'étendoit sur tout l'horizon, et l'étranger n'avoit pas encore songé à prendre congé des dames, qui l'écoutoient avec le plus grand inté-

rêt ; enfin il se leva, renouvela ses remercîmens, et leur demanda la permission de revenir leur présenter son hommage.

A peine s'étoit-il retiré, qu'on remit à mistriss Munro une lettre de lord O'sinister, dans laquelle il lui disoit que des affaires l'obligeoient de retourner à Londres avant d'avoir terminé celles qui l'avoient amené en Ecosse. Il lui exprimoit ses regrets de partir sans lui avoir été présenté, ainsi qu'à son aimable fille, et lui renouveloit l'invitation qu'il lui avoit déjà faite, de disposer de sa bibliothèque et de ses jardins.

Cette lettre polie ajouta encore à l'estime et à la reconnoissance qu'il leur avoit inspirées ; et elles regrettèrent beaucoup de ne pouvoir lui en offrir le témoignage.

Le lendemain, M. Eaton, l'étranger de la veille, revint à Heath-Wood ; et mistriss Munro et sa fille passèrent avec lui une soirée aussi agréable que la pre-

mière. Il leur dit qu'il demeureroit peut-être quelque temps dans leur voisinage, et leur répéta sa demande de venir leur présenter ses hommages. Mistriss Munro n'hésita pas à l'y engager ; ses manières ne pouvoient lui donner aucune méfiance, et elle connoissoit trop peu le monde pour croire que les hommes étoient différens de ce qu'ils paroissoient.

Depuis ce moment il ne passa pas un jour sans venir à Heath-Wood; sa conversation avoit toujours le même attrait pour les dames qui y demeuroient. Un jour qu'il se trouvoit seul avec mistriss Munro, elle aperçut une sorte de tristesse dans ses regards. « Notre retraite commence à avoir moins de charmes pour vous, Monsieur Eaton, » dit-elle en souriant.

« Au contraire, répliqua-t-il avec vivacité; chaque jour m'y attache davantage, et, en vérité, jamais je n'ai passé

d'heures aussi délicieuses que celles où j'ai été ici : c'est l'inquiétude, et non l'ennui, qui me donne cette teinte de tristesse que vous avez remarquée. Je crains que l'objet de tous mes désirs me soit refusé. Ah ! madame, ajouta-t-il avec la plus extrême agitation, oserai-je parler, oserai-je dire que votre charmante fille.... »

« Ma fille »! répéta mistriss Munro avec la plus grande surprise, la différence d'âge ne lui ayant jamais permis de penser qu'il pourroit avoir de l'amour pour elle. »

« Oui, madame, votre céleste, votre séduisante fille ! elle m'a inspiré une passion que je ne puis vaincre, une passion qui fera le malheur de ma vie entière, si vous me la refusez. »

« Mais, monsieur, ne savez-vous pas que ma fille est sans fortune ? »

Ah ! madame, jamais je ne me suis arrêté à cette idée ; j'ai une fortune qui

est plus que suffisante pour tous mes besoins ; et votre fille réunit tant d'avantages, que si je pouvois l'obtenir pour compagne de ma vie, je croirois posséder tous les biens du monde. »

« Vous l'honorez, monsieur, par une opinion aussi flatteuse. »

« Dites plutôt que je m'honore moi-même. Mais, madame, ajouta-t-il d'une voix émue, me permettez-vous d'espérer ? »

« Je ne puis, monsieur, vous rien promettre ; j'instruirai ma fille de vos dispositions. »

« Mais ne pourriez-vous pas l'influencer en ma faveur ? »

« Non, monsieur, je ne pense pas que des parens aient le droit de décider leurs enfans à contracter un mariage qui est contre leur inclination, quoiqu'ils aient celui de les empêcher de former une union qui pourroit être imprudente. »

« Cependant, reprit M. Eaton un peu déconcerté, les demoiselles de l'âge de miss Elisabeth ont quelquefois des idées romanesques, dont il est essentiel que leurs parens préviennent les inconvéniens. »

« Cela peut être vrai; mais je pense que ma fille a trop bien profité des leçons de son père, pour que la raison ne conserve pas toujours son empire sur elle. »

« Je ne vous importunerai pas plus long-temps, madame; ce soir, avec votre permission, je viendrai pour savoir la décision de miss Munro, ou, pour mieux dire, apprendre si le reste de mes jours sera heureux ou malheureux. »

La surprise que la proposition de M. Eaton causa à Elisabeth, égala celle qu'avoit éprouvée sa mère. Il y avoit une telle disproportion d'âge entr'eux, qu'elle n'auroit jamais imaginé qu'il pût concevoir une pareille idée. Cependant elle demanda une journée pour réfléchir

à sa demande ; et le résultat de ses réflexions lui fut favorable. — L'amour filial la décida. Elle voyoit sa mère souffrir de l'idée de quitter le paisible séjour de *Heath-Wood*, pour la vie bruyante d'une garnison ; ce qui étoit absolument contraire à ses goûts. Elle ne doutoit pas que son père ne désirât de se retrouver dans une situation tranquille, qui seroit plus conforme aux habitudes qu'il avoit contractées depuis long-temps ; et en acceptant la main de M. Eaton, qui paroissoit joindre une fortune considérable à des inclinations généreuses, elle espéroit procurer tous ces avantages à sa famille.

Elisabeth avoit trop de délicatesse pour faire connoître ses véritables motifs à sa mère. Mistriss Munro fut étonnée de sa décision ; mais en songeant à l'élégance des manières de M. Eaton, à l'étendue de ses connoissances, sa surprise cessa, et elle pensa que sa fille auroit autant

d'espérances de bonheur dans ce mariage, que dans une union où les âges seroient plus rapprochés.

Rien n'égala la joie de M. Eaton, lorsqu'il fut informé de la décision d'Elisabeth. Comme elle ne partageoit pas ses transports, elle auroit désiré qu'ils eussent moins de vivacité. Ils devinrent cependant plus modérés lorsque mistriss Munro lui dit qu'elle ne pouvoit lui donner aucune assurance positive avant d'avoir le consentement de son époux.

« Eh bien, madame, dit M. Eaton avec sa vivacité ordinaire, puisque vous voulez éprouver ma patience, daignez rendre cette épreuve aussi courte qu'il sera possible, en écrivant tout de suite au capitaine. »

Mistriss Munro le promit; et M. Eaton, en attendant cette réponse si désirée, passoit ses journées à *Heath-Wood*. Sa société plaisoit de plus en plus à mistriss

mistriss Munro : il n'en étoit pas de même d'Elisabeth, à qui il inspiroit un éloignement dont elle ne pouvoit pas se rendre raison. C'étoit en vain qu'elle songeoit aux avantages qu'elle procureroit à sa famille ; qu'elle se répétoit que sa vie seroit heureuse en la passant avec un homme aussi accompli ; elle s'accusoit de caprice, se reprochoit sa répugnance, et la cachoit avec soin à sa mère, d'autant que M. Eaton n'avoit rien fait qui pût diminuer l'opinion exaltée qu'elle avoit d'abord conçue de son mérite.

Enfin, la lettre du capitaine arriva ; et, au grand étonnement de mistriss Munro, il refusoit son consentement d'une manière positive, jusqu'au moment où il lui seroit prouvé incontestablement que le mérite de M. Eaton étoit égal à celui qu'il paroissoit avoir. J'ai trop vécu dans le monde, disoit-il, pour ne pas savoir que souvent on est trompé

par les apparences ; et lorsqu'il est question du bonheur de mon Elisabeth, je ne saurois agir avec trop de précaution. M. Eaton doit abandonner toutes ses espérances, à moins qu'il ne me prouve qu'il est digne d'elle.

J'avoue (dit M. Eaton, qui étoit présent à la réception de cette lettre, et à qui mistriss Munro l'avoit communiquée) que je m'attendois peu à une pareille réponse du capitaine. Il est rare de trouver la méfiance dans les belles ames ; mais peut-être, s'écria-t-il en fixant ses regards pénétrans sur mistriss Munro, ses soupçons peuvent être fondés, et quelques personnes envieuses ont pu les lui inspirer.

« Je suis sûre que non, répliqua mistriss Munro ; il n'y a que moi qui lui ai écrit sur vous ; et ce n'étoit pas d'une manière à exciter ses soupçons, » ajouta-t-elle en souriant.

« Puisqu'il est assez injuste pour en

concevoir sans cause, j'espère qu'ils n'auront pas de poids sur vous. Achevez de me prouver que vous avez réellement les sentimens favorables que vous m'avez témoignés, en ne me laissant pas soupirer plus long-temps pour ce trésor qui est l'objet de mes plus ardens désirs !

Non, monsieur, répondit mistriss Munro d'un ton froid et décidé ; je dois me conformer à la volonté de M. Munro sur ce qui regarde sa fille ; et quand même ce ne seroit pas un devoir pour moi, je le ferois, par la conviction que j'ai de la supériorité de son jugement sur le mien. J'ai toujours éprouvé que le parti auquel il se décidoit, étoit le plus sage, le plus vertueux et le meilleur. D'après cela, le monde entier ne pourroit pas m'engager à agir contre sa volonté.

C'est un heureux mortel d'être ainsi respecté ! s'écria M. Eaton en souriant avec ironie ; et il se promena à grands

pas dans la chambre, tandis que sa physionomie exprimoit à la fois le chagrin, le dépit et le ressentiment. Eh bien, madame, puisque M. Munro veut des témoignages incontestables, qui lui prouvent que je suis digne d'entrer dans sa famille, voudra-t-il admettre celui de votre ami lord O'sinister ?

Assurément, répondit mistriss Munro.

Je vais donc écrire à un de mes parens à Londres, qui est lié intimement avec lui, et je lui ferai part de ma situation.

J'espère qu'un peu de réflexion vous empêchera d'être offensé de la conduite de M. Munro dans cette occasion : soyez assuré que personne ne rendra plus de justice que lui à votre mérite.

« Lorsqu'il en sera convaincu, reprit-il vivement et avec son sourire ironique. J'espère, madame, qu'avant peu de jours il lui sera prouvé que si je n'ai pas les qualités qui méritent son admiration,

j'en ai au moins qui me rendent digne de son estime. »

Quoiqu'Elisabeth fût peinée de tout ce qui blessoit la sensibilité de M. Eaton, elle ne pouvoit s'affliger des obstacles qui retardoient son mariage. Depuis le jour que la réponse de son père étoit arrivée, les visites de M. Eaton devinrent plus courtes et moins fréquentes, ce qu'elle attribua au dépit qu'il avoit pu ressentir.

Un jour, qu'elle travailloit auprès de la fenêtre avec sa mère, elle détourna ses regards, qui, pendant quelque temps, avoient paru fixés sur le même objet, en disant : Connaissez-vous ce jeune homme, ma mère?

« De qui parlez-vous, ma fille? Est-ce de celui que nous avons vu ces jours-ci sur la bruyère?

« Elisabeth fit signe que c'étoit de lui. »

« Sans doute ce sera quelqu'un que la beauté des sites des environs aura engagé à s'y arrêter. »

« Il est étrange que ses promenades se bornent à cette bruyère. »

« Peut-être demeure-t-il chez quelque habitant de ces cabanes. »

« Oh ! non, reprit-elle avec vivacité ; ses manières sont trop polies pour me le laisser croire. »

« Ses manières ! répéta sa mère. Et comment pouvez-vous le savoir ? »

« C'est que j'ai causé quelques momens avec lui, » répondit Elisabeth, rougissant et baissant les yeux sur son ouvrage.

« Comment ! vous avez causé avec lui, Elisabeth ; et à quelle occasion ? »

« Ce matin, j'avois été visiter la vieille abbaye. Appuyée contre un des pilastres, je me livrois à mes réflexions, lorsque j'entendis tout-à-coup marcher auprès de moi. Ce bruit me fit tressaillir, et cet étranger s'étant aperçu de ma frayeur, s'approcha pour s'excuser de l'avoir causée. »

« Je suppose qu'alors il vous a quittée? » reprit mistriss Munro avec inquiétude.

« Non, ma mère, reprit Elisabeth, hésitant et rougissant encore davantage ; il s'est promené avec moi, et, lorsque nous nous sommes approchés de la maison, je me suis arrêtée de crainte d'être obligée de le prier d'entrer s'il m'accompagnoit jusqu'à la porte, et que cela vous déplût ; alors il m'a fait la révérence la plus respectueuse, et s'est éloigné. »

« Vous avez bien fait, ma fille ; vous savez que votre père vous a répété souvent, qu'une jeune personne ne sauroit être trop circonspecte dans sa conduite. »

« Certainement ; mais c'est, je crois, un homme incapable de manquer d'honnêteté. »

Autant que j'en ai pu juger dans l'éloignement, il est mieux que mal.

Ah! ma mère, s'écria Elisabeth involontairement, c'est un très-bel homme;

je n'ai jamais vu de physionomie plus expressive : ses yeux sur-tout.....

« Ils n'ont pas plus de feu que ceux de M. Eaton, » reprit mistriss Munro avec un sourire forcé.

« Ah ! je vous demande pardon ; ceux de M. Eaton sont pénétrans, mais les regards de cet étranger ont la même vivacité, et ils joignent au feu de la jeunesse la plus douce expression. »

En vérité, ma fille, sa vanité seroit flattée s'il pouvoit vous entendre.

Elisabeth affecta de rire d'elle-même ; mais elle étoit extrêmement déconcertée, et elle fut enchantée que le dîner vînt donner un autre tour à la conversation.

Après le dîné, elle descendit dans le jardin ; et bientôt, l'idée que M. Eaton viendroit de bonne heure pour prendre le thé, l'engagea à sortir et à aller dans le charmant vallon qui conduisoit à Firgrove : c'étoit sa promenade favorite.

Elle suivit le cours d'un ruisseau qui alloit former un lac à l'extrémité du vallon, et entra, machinalement dans un temple rustique qui se trouvoit au bout du parc, où elle avoit coutume d'aller se reposer. Là, elle se livra à ses idées mélancoliques ; elle s'accusoit de manquer de délicatesse, en se permettant de préférer à l'homme généreux à qui elle devroit le bonheur de sa famille, un étranger qui peut-être n'avoit pour lui que les seuls avantages de la figure. Les heures s'écouloient ; déjà les derniers rayons du soleil avoient cessé de se réfléchir dans les eaux du lac. Abîmée dans ses réflexions, elle ne songeoit point encore à se retirer, lorsqu'elle aperçut l'étranger qui s'approchoit de la place où elle étoit assise, sans l'apercevoir. Elle tressaillit, et se leva brusquement, incertaine si elle devoit fuir.

« Je suis destiné, madame, lui dit-il, à vous effrayer ; et l'idée que j'au-

rois pu vous alarmer, détruiroit le plaisir que j'éprouve dans ce moment. »

Ces mots ne diminuèrent point l'émotion d'Elisabeth ; elle trembloit et rougissoit encore davantage ; elle articula quelques paroles inintelligibles, et s'élança vers la porte.

« L'étranger la suivit. Je croirai que je vous inspire de la terreur, si je vous vois fuir. »

« Nullement... en vérité... Monsieur, j'allois sortir lorsque vous êtes arrivé. »

« Ah ! Madame, lui dit-il en lui présentant la main pour descendre les degrés du temple, je n'aurai pas la témérité de m'opposer à votre départ, quoique je regrette qu'il soit aussi précipité. »

« Que ce ne soit pas moi qui abrège votre promenade ! » lui dit-elle, en voyant qu'il se disposoit à l'accompagner.

« Je vous assure que je n'avois point l'intention de demeurer ici, et que je me croirai très-heureux si vous me permettez de vous suivre. »

Elisabeth pensa qu'il y auroit de la pruderie à le refuser ; et ils prirent la route de Heat-Whood.

CHAPITRE IV.

Ils avoient à peine fait une partie du chemin, lorsqu'Elisabeth entendit la voix de M. Eaton. Aussitôt elle imagina, qu'ayant été surpris de ne pas la trouver après s'être annoncé, il venoit à sa rencontre ; et elle fut effrayée des soupçons qu'il formeroit en la voyant arriver seule avec un jeune homme.

Elle quitta avec précipitation le sentier qu'elle suivoit, et ne s'arrêta qu'après s'en être beaucoup éloignée ; alors, avec une émotion extrême, elle pria l'étranger qui l'accompagnoit, de la laisser seule.

Bon dieu ! dit-il en pâlissant, aurois-je été assez malheureux pour vous offen-

ser, assez infortuné pour faire naître en vous la haine au lieu des sentimens que je désire si ardemment vous inspirer ?

Non, monsieur, répondit Elisabeth en affectant un air calme, pour détruire les étranges idées que sa conduite pouvoit faire naître ; je suis auprès de chez moi, et...

Je comprends, dit-il d'un ton où le chagrin paroissoit uni au reproche ; vous m'avez jugé présomptueux.... Ah ! si vous pouviez lire dans mon cœur, je serois bien justifié.

« Combien vous vous trompez ! » dit Elisabeth involontairement.

« Cela seroit-il vrai ! s'écria-t-il avec ravissement ; et pourquoi cette impatience de m'éloigner de vous ? »

Les regards d'Elisabeth se fixèrent à terre ; son embarras ne lui permettoit pas de répondre. Elle fit quelques pas en avant ; l'étranger l'arrêta.

Ne soyez point offensée ! s'écria-t-il en voyant que ses regards exprimoient l'inquiétude ; jamais je n'eus l'intention de vous contraindre ; la fortune m'a offert l'occasion de vous avouer les sentimens que vous m'avez inspirés, de vous peindre la passion brûlante qui me retient dans ces campagnes depuis que le hasard vous a offerte à ma vue. J'ai appris que vous étiez libre, alors je m'y suis livré avec délices. Ce soir encore, je rêvois au moyen de pénétrer jusqu'à vous, de me présenter à vos parens pour obtenir leur aveu, lorsque je vous ai aperçue..... Voyant qu'Elisabeth pâlissoit, il saisit sa main, la pressa contre son cœur. — Daignerez-vous me le permettre, madame, ajouta-t-il, avec un regard où se peignoient à la fois l'amour et l'inquiétude.

Elisabeth ne pouvoit répondre; jamais elle n'avoit été aussi émue ; la félicité de deux cœurs bien unis, dont son ima-

gination lui avoit souvent tracé la douce image, se présenta à sa pensée. Oh! dit-elle en elle-même, ce bonheur auroit pu être mon partage, si je n'avois pas agi avec tant de précipitation, si j'avois mieux connu mes vrais sentimens! Mais à quoi servent de vains regrets? ma foi est engagée, la raison et le devoir me font une loi de me soumettre au sort qui m'attend.

« Vos sentimens, monsieur, répondit-elle enfin d'une voix qui exprimoit l'agitation de son ame, sont flatteurs pour moi; mais je dois vous avouer.... »

« Ah! ne me réduisez pas au désespoir, dit l'étranger en l'interrompant; si je n'ai pas été assez heureux pour vous faire partager mes sentimens, permettez-moi au moins d'espérer. »

Au moment où elle alloit répondre, la voix de M. Eaton se fit entendre encore une fois. Elle s'élança hors de la route, et se mit à courir. Mais à peine

elle avoit fait quelques pas, que l'étranger l'arrêta. « En me fuyant ainsi, madame, auriez-vous la cruauté de me laisser croire que je vous suis odieux! »

Si vous voulez que je vous parle encore, reprit Elisabeth, ne me retenez pas plus long-temps; nous nous reverrons, et je vous expliquerai le sujet de mon inquiétude.

Nous nous reverrons! répéta l'étranger. Je n'aurai pas de repos jusqu'à ce moment. Je ne vous retiens pas plus long-temps, madame; mais je vous prie de songer que l'incertitude est le plus cruel des tourmens.

Elisabeth s'éloigna avec précipitation sans répliquer, et ne s'arrêta que lorsqu'elle fut arrivée à Heath-Wood. Elle demanda à un domestique qu'elle rencontra à la porte de la maison, si M. Eaton étoit venu, et si sa mère l'avoit demandée. Le domestique lui répondit qu'il n'étoit point encore arrivé, et que mis-

triss Munro étoit dans son appartement. Alors elle monta dans sa chambre pour tâcher de retrouver un peu de calme avant de paroître au salon.

Lorsqu'on l'avertit de descendre pour le thé, elle trouva M. Eaton qui causoit comme à l'ordinaire avec sa mère ; alors elle fut convaincue qu'il n'étoit pas allé à Firgronve la chercher, et quoi qu'il pût lui en coûter, elle fit tous ses efforts pour prendre part à la conversation, et recevoir les attentions de M. Eaton avec sa complaisance accoutumée : mais la contrainte qu'elle éprouvoit étoit bien pénible, et elle le vit avec un singulier plaisir prendre son chapeau et se retirer.

Lorsqu'il fut parti, la sensible Elisabeth avoua à sa mère, en hésitant, qu'elle avoit revu l'étranger, et lui répéta l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec lui.

Mistriss Munro fut surprise et affligée

de cette confidence, quoique sa fille eût pris soin d'éloigner d'elle l'idée qu'elle pût partager les sentimens de ce jeune inconnu. Cette bonne mère approuva sa conduite, et lui conseilla de profiter de la première occasion pour lui faire connoître les engagemens qu'elle avoit contractés. D'après la manière dont Elisabeth avoit reçu sa déclaration, elle espéroit qu'il seroit découragé, et qu'il ne demeureroit pas plus long-temps dans le voisinage.

Lorsque miss Munro se fut retirée dans sa chambre, elle donna un libre cours à ses larmes... Ah ! s'écria-t-elle avec la plus vive émotion, j'expierai mon erreur; je fuirai son image, j'éviterai tout ce qui pourroit me le rappeler et me rendre indigne de ma propre estime et de la confiance de ceux que j'aime.

Appuyée sur la fenêtre, la triste Elisabeth se livroit à ses réflexions. La lune s'élevoit majestueusement sur les

forêts dont les montagnes de l'Ecosse sont couronnées ; le vent agitoit le feuillage ; le bruit monotone d'un torrent, et les aboiemens des chiens qui gardoient les fermes voisines, interrompoient seuls le silence solennel qui régnoit sur toute la nature. Ce repos universel s'accordoit bien avec la disposition de son ame ; elle étoit tombée dans une profonde rêverie, lorsque tout-à-coup elle revint à elle-même, en voyant des tourbillons de fumée s'élever au-dessus de la maison. Elle court à la chambre de sa mère ; mais, en voulant entrer dans la galerie qui y conduisoit, elle se sent suffoquée par la chaleur et la fumée. Ne pouvant aller plus avant, malgré tous ses efforts, elle poussoit des cris perçans et appeloit du secours, lorsqu'elle entendit frapper avec violence à la porte d'entrée de la maison. Elle ouvre précipitamment, croyant que c'étoit des paysans du voisinage qui venoient porter du secours. A son grand

étonnement elle aperçoit l'étranger. Ah! sauvez ma mère, sauvez ma mère! s'écrie-t-elle involontairement. Alors il se précipite à travers la fumée, et reparoît bientôt portant mistriss Munro évanouie. Il la remet à sa fille, et court éteindre le feu. Avec le secours des domestiques de la maison, réveillés par les cris d'Elisabeth, il parvient bientôt à s'en rendre maître. Un moment plus tard tous ses efforts auroient été inutiles : la boiserie de la galerie qui communiquoit à la chambre de miss Munro, étoit brûlée; la flamme n'avoit pas fait d'autre dégât, et on ne pouvoit imaginer la cause de l'incendie, mistriss Munro étant la seule qui eût été dans cette galerie avec de la lumière. Mais bientôt elle fut connue; l'étranger trouva près de la porte de sa chambre, les restes d'un tison qu'on avoit lancé par la fenêtre qui étoit restée ouverte.

Mistriss Munro avoit été réveillée par les cris de sa fille; elle ouvroit sa porte pour

courir auprès d'elle, lorsque la chaleur et la fumée, la privèrent de l'usage de ses sens. Revenue de son évanouissement, elle apprit la cause de l'incendie, et fut profondément affligée de l'idée d'avoir un ennemi secret. Ah! s'écria-t-elle avec douleur, comment s'en garantir et comment échapper à des entreprises aussi infernales! Que je suis malheureuse d'être éloignée de M. Munro!

Madame, reprit l'étranger avec vivacité, calmez ces craintes; la Providence veille sur vous; elle vient de vous en donner la preuve la plus frappante. Mais permettez-moi de faire les recherches que M. Munro auroit cru sûrement nécessaires s'il eût été ici.

La reconnoissance qu'elle devoit à celui qui avoit sauvé sa vie, l'engagea à ne pas le refuser; d'ailleurs, elle étoit bien aise de trouver une occasion de lui apprendre les engagemens de sa fille.

Le plaisir qu'il éprouva en recevant cette permission, montra à Elisabeth qu'il la regardoit comme une sorte d'encouragement : elle soupira en pensant combien la peine est plus cruelle lorsqu'elle remplace l'espoir.

Dès que l'agitation de mistriss Munro fut calmée, elle lui demanda par quel heureux hasard il s'étoit trouvé à même de les secourir. Il lui dit que la beauté de la nuit l'avoit engagé à se promener plus tard qu'à l'ordinaire ; et il se retira, après lui avoir demandé la permission de revenir le lendemain.

Ni la mère, ni la fille, ne purent goûter un instant de repos pendant le reste de la nuit : le danger dont elles étoient si miraculeusement échappées, et le chagrin que leur causoit l'idée d'avoir un ennemi caché, éloignoient le sommeil de leurs paupières : Elles s'efforçoient en vain de deviner qui pouvoit être cet ennemi : tout ce qui les entouroit, avoit

éprouvé leur bienveillance et leur générosité.

Enfin, Elisabeth dissimulant son inquiétude pour dissiper celle de sa mère, lui dit : Tâchez de calmer vos esprits ; ceux qui n'ont rien à se reprocher, doivent mettre leur confiance dans la protection du ciel.

« Sûrement, ma chère ; mais j'avoue que ce seroit une satisfaction pour moi, de savoir de quel côté doivent se porter mes craintes. »

Si vous acceptez les services de l'étranger, je ne doute pas que vous ne receviez bientôt les éclaircissemens que vous désirez ; il me paroît avoir un de ces caractères que les peines et les difficultés ne peuvent rebuter.

J'en suis persuadée. Je serai bien aise que M. Eaton nous aide dans cette recherche. Il sembloit que mistriss Munroe fût fait une loi de parler toujours de M. Eaton, lorsqu'il étoit question de l'é-

tranger. Combien il sera affecté lorsqu'il apprendra le danger que nous avons couru !

Ah ! reprit Elisabeth, toute autre personne, avec un peu d'humanité, le seroit dans une pareille occasion.

Le lendemain, au moment où elle déjeunoit, on apporta à mistriss Munro, la lettre suivante :

MADAME,

Ce billet a été dicté par un cœur dévoué à la vertu, et zélé pour la cause de l'innocence. Daignez faire la plus grande attention aux avertissemens qu'il renferme. Le plus artificieux et le plus scélérat des hommes a trouvé le moyen de s'introduire chez vous ; il y est venu avec le projet de tendre des piéges à l'innocence de votre fille. Fermez votre porte à ce traître ; ne laissez pas son haleine empoisonnée flétrir cette fleur charmante ; craignez que sa langue venimeuse

nimeuse ne verse son poison dans son ame innocente. Puissent ses infâmes complots être déjoués par votre surveillance ! C'est le vœu sincère de celui qui, en se disant dévoué à l'innocence et à la vertu, se déclare l'ami de mistriss Munro et de son aimable fille.

Bon dieu ! s'écria mistriss Munro, qui auroit pu imaginer une chose semblable ? Qui auroit pensé que ce fût un tel scélérat ?

« De qui voulez-vous parler, ma mère ? » répondit la tremblante Élisabeth.

« De l'étranger certainement. »

Je pense que rien ne prouve que ce soit lui ; et on pourroit aussi bien soupçonner....

M. Eaton, je suppose..... reprit mistriss Munro d'un ton de reproche : comment pouvez-vous admettre une semblable idée ?

Je serois très-fâchée de faire tort à l'un ou à l'autre ; mais, en vérité, M. Eaton est

autant un étranger pour nous, que celui à qui nous donnons ce nom.

Mais son âge, ses manières, sa conversation, et la recommandation qu'il attend de lord O'sinister, tout nous prouve que ce n'est pas de lui qu'il est question dans la lettre. — Je suis sûr que c'est de l'étranger ; il est inutile de faire d'autres recherches, c'est lui qui est l'incendiaire.

« Et quel motif auroit pu le porter à un tel crime ? »

Le désir de trouver l'occasion de nous faire croire que nous lui avons des obligations. Mais il n'aura pas lieu de s'applaudir de sa scélératesse ; il verra que, si elle n'est pas absolument découverte, au moins elle est soupçonnée.

Élisabeth soupira. — Elle était forcée de convenir, au moins, que les apparences étoient contre lui. Elle pensa qu'il pouvoit être innocent, et qu'alors il seroit justement indigné si, après le ser-

vice qu'il leur avoit rendu, sa mère lui faisoit fermer sa porte sans en donner aucune raison. Enfin, à force de prières elle obtint d'elle qu'en refusant de le recevoir, elle prétexteroit une indisposition. Quelques instans après qu'elle eut donné ses ordres, elle l'aperçut près de sa maison; et un domestique entra avec une carte, sur laquelle il avoit tracé ces mots avec un crayon :

« Le capitaine Delacour est très-fâché » de ne pouvoir présenter ses devoirs à » mistriss et à miss Munro; et la cause qui » les empêche de le recevoir, ajoute encore à ses regrets. Quoiqu'il ne puisse » les voir dans ce moment, il espère » qu'elles voudront bien agréer ses services. »

Mistris Munro, après avoir hésité quelque temps, répondit de la manière suivante :

« Mistriss et miss Munro s'unissent » pour remercier le capitaine Delacour

» de son obligeance, et le prient de ne » faire aucunes démarches pour elles. »

Ah ! dit Élisabeth, en le voyant s'éloigner avec l'air abattu, si une physionomie qui exprime si bien la candeur, la douceur et la sensibilité, cachoit un cœur coupable, à qui pourroit-on se fier?

Sa mère convint que son extérieur prévenoit pour lui ; mais, malgré cela, elle persista dans son opinion.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de M. Eaton, qui rarement venoit le matin. Mistriss Munro lui raconta l'événement de la nuit, mais lui cacha la lettre anonyme qu'elle avoit reçue, de crainte qu'elle ne le mît dans le cas de compromettre sa sûreté. Il écouta ces détails avec une contenance agitée et incertaine ; et aussitôt qu'elle eut achevé, il voulut se retirer, sous prétexte de faire des recherches sur cette affaire. Mistriss Munro s'y opposa avec force,

sans lui en dire la raison ; enfin elle le décida à ne faire aucunes démarches. Il reprit par degrés sa tranquillité, et lui fit beaucoup de questions sur ce capitaine Delacour, qui lui avoit sauvé la vie. Elle lui répondit avec réserve ; il redevint sombre et préoccupé, et partit brusquement sans s'être annoncé pour revenir le soir, et sans avoir parlé de la lettre qu'il disoit attendre tous les jours de Londres.

Toutes les fois qu'Elisabeth songeoit à cette lettre, ou plutôt à l'événement qui devoit la suivre, la plus profonde tristesse s'emparoit d'elle. Elle étoit appuyée sur la fenêtre, après le départ de M. Eaton, absorbée par ses idées mélancoliques, lorsqu'un bruit de chevaux réveilla son attention ; et elle aperçut le capitaine Delacour qui traversoit la bruyère avec un domestique qui l'accompagnoit. A l'instant elle songea qu'il s'éloignoit du voisinage, se

fit des reproches amers et fondit en larmes. Pour cacher son émotion, elle descendit au jardin. A peine y avoit-elle été quelques instans, que le bruit d'une voiture qui s'arrêtoit dans la cour, excita sa curiosité; elle y courut, et, à son grand étonnement, le premier objet qui s'offrit à ses regards, fut son père.

Nous n'entrerons point dans le détail des occupations de Munro en Irlande; nous dirons seulement que le capitaine, se promenant un soir dans un endroit écarté, en rêvant aux personnes qui lui étoient chères, fut blessé à la jambe d'un coup de fusil qui avoit été tiré derrière une haie. Il tomba, et pendant qu'il tâchoit d'arrêter le sang avec son mouchoir, un homme armé d'un fusil sortit de derrière cette même haie, et vint sur lui pour lui tirer un second coup à bout portant. Le capitaine se releva et chercha à détourner le bout du canon; mais la douleur qu'il ressentoit à

la jambe rendoit ses efforts inutiles : il alloit succomber, lorsqu'un coup de bâton sur le bras de son ennemi fit tomber son fusil ; le scélérat prit la fuite, et Munro reconnut son hôte de Port-Patrick.

Bon dieu ! s'écria-t-il, qu'est-ce que tout cela signifie ?

Cela signifie que vous êtes sous la garde de la Providence. Un scélérat a voulu attenter à vos jours, et justement je me suis trouvé là pour vous sauver la vie. Vous vous rappelez qu'en entrant dans le vaisseau, vous me fîtes promettre d'aller vous voir lorsque mes affaires m'appelleroient en Irlande. J'ai pris la liberté de venir. — Mais, capitaine, hâtons-nous de regagner la maison : avec le secours de mon bâton, pourrez-vous marcher ?

Peut-être en boitant, reprit Munro ; et avec l'aide de l'invalide il parvint à se lever.

Ils gagnèrent la maison avec peine. Les portes étoient ouvertes. Munro sonna. Un homme qui remplissoit, à Temora, les fonctions de concierge, parut : sa physionomie sinistre avoit depuis long-temps prévenu le capitaine contre lui, et la terreur qu'il manifesta dans cette occasion, fit naître dans son esprit l'idée qu'il étoit complice de son assassinat. Cependant, par prudence, il se décida à ne pas paroître le soupçonner. Il lui dit seulement d'apporter une bouteille de vin, et d'aller chercher un chirurgien. Cet homme obéit avec une répugnance qui ajouta encore à la méfiance qu'il lui inspiroit.

Lorsqu'il se fut éloigné, Macleod, c'étoit le nom du vétéran, dit au capitaine : Si jamais un homme a eu la figure d'un scélérat, c'est sûrement celui-ci : pour l'amour de Dieu, ne demeurez pas la nuit dans cette maison ! votre vie n'y est pas en sûreté. Le vaisseau sur lequel

je suis venu, doit repartir dans une heure : revenez avec moi ; nous vous procurerons tout ce qui pourra vous être nécessaire.

Munro céda sans peine aux instances de Macleod, le pria de mettre tous ses effets dans son porte-manteau, et de prendre, dans un secrétaire qui étoit dans son cabinet, deux cents guinées qu'il y avoit enfermées. Macleod trouva le secrétaire ouvert, et les guinées n'y étoient plus.

Ah ! dit Munro en s'efforçant de sourire, quoiqu'il fût très-fâché du vol qu'on lui avoit fait d'une somme aussi nécessaire au bien-être de sa famille, il est inutile que je me plaigne ; ils ont pensé que cet argent devoit ne m'être plus nécessaire.

Les scélérats ! s'écria Macleod ; lorsque ce coquin de concierge, ce Dermody reviendra, je le saisirai ; car je suis convaincu qu'il est coupable. — Mais,

capitaine, avez-vous des armes à feu?

Mon ami, vous trouverez dans ma chambre une paire de pistolets chargés, s'ils ne les ont pas pris.

Macleod trouva les pistolets à l'endroit indiqué; et un instant après, Dermody revint sans le chirurgien, qu'il dit n'être pas chez lui.

Eh bien, dit Munro en sortant avec le secours du bâton de Macleod, je vais aller dans un endroit où il sera plus aisé d'en rencontrer.

Vous partez! s'écria Dermody avec un regard qui exprimoit à la fois la surprise, la crainte et la férocité.

Je vais chercher une maison où on ne me volera pas ce qui m'appartient, et où on n'attentera pas à ma vie.

Que voulez-vous dire, monsieur?

Vous l'apprendrez bientôt, dit Munro en le regardant avec sévérité.

Dermody pâlit et ne put soutenir ce regard.

Allons, maître Dermody, venez! dit Macleod impatienté; au lieu de demeurer comme un imbécille, votre chapeau à la main, portez ce porte-manteau jusqu'au rivage, et marchez devant nous.

Dermody jeta un regard plein de rage sur le vieux soldat; mais il fut forcé, malgré sa répugnance, de céder au ton ferme du capitaine et aux menaces de Macleod, qui, de temps en temps, lui montroit le bout des pistolets.

Munro, se traînant avec peine, arriva enfin au vaisseau : son courage étoit abattu par la douleur et par le chagrin qu'il ressentoit en pensant que les complots d'un ennemi secret le priveroient peut-être de tous les avantages que pouvoit lui procurer l'emploi qu'il avoit obtenu. Enfin, il parvint à reprendre un peu de tranquillité; et après avoir délibéré quelque temps, il se décida, malgré toutes les raisons de Macleod, à gar-

der le silence sur cet événement, jusqu'à ce qu'il eût consulté son noble ami lord O'sinister.

En débarquant à Port-Patrick, il fit appeler un chirurgien qui eut beaucoup de peine à extraire la balle de sa jambe; et comme il lui annonça qu'il seroit long-temps à guérir de cette blessure, il se décida à partir aussitôt pour Heath-Wood, malgré les instances de Macleod. L'état de ses finances lui interdisoit toute dépense extraordinaire, et il brûloit d'impatience de revoir les objets de ses plus tendres affections.

Il auroit voulu cacher à sa femme et à sa fille la cause de son départ d'Irlande; mais comme il pensa que cela ne seroit pas possible, il leur apprit avec précaution le danger qu'il avoit couru. Mistriss Munro s'évanouit, et les larmes d'Élisabeth lui prouvèrent qu'elle n'étoit pas moins touchée que sa mère.

Mistriss Munro, en reprenant ses sens,

pressa son époux contre son cœur: Nous ne nous séparerons plus jusqu'au tombeau, lui dit-elle avec la plus vive tendresse.

Alors nous serons si heureux! reprit la sensible Élisabeth. Elle serroit dans ses bras alternativement son père et sa mère, et couvroit leurs mains de baisers et de larmes.

Munro souffroit tellement de la douleur de sa blessure, qu'il fut obligé de se retirer dans sa chambre pour prendre du repos. En y montant, il aperçut le dégât qu'avoit causé le feu, en demanda la cause; et mistriss Munro accoutumée à ne lui jamais rien cacher, lui raconta toutes les circonstances de cet événement.

Il fut très-peiné de ce récit; mais il ne partagea point les soupçons de sa femme sur le capitaine Delacour. Son nom lui fit penser que c'étoit ce jeune héros qui s'étoit couvert de gloire dans les derniers combats; et il ne pouvoit

pas croire qu'avec tant de courage on pût méditer la ruine d'une famille innocente. « Le soin qu'il a pris de se faire connoître, ajouta-t-il, est une preuve de son innocence ; le crime cherche toujours l'obscurité. »

« Mais enfin sur qui pourrez-vous laisser tomber vos soupçons ?

« Sur personne, reprit le capitaine ; nous n'avons jamais cherché qu'à faire le bien, et je ne puis pas imaginer comment j'aurois pu mériter d'avoir un ennemi aussi cruel. » Je ferai tous mes efforts pour le découvrir ; au reste, tenons-nous sur nos gardes autant qu'il nous sera possible, et rappelons-nous que celui qui ne laisse pas périr un oiseau sans qu'il l'ait permis, veille sur les créatures qui sont sous sa protection.

Vous pensez donc que la lettre anonyme ne désignoit pas le capitaine Delacour ?

Non, certainement. Mais, ajouta-t-il

avec un demi-sourire, où est ce M. Eaton dont vous m'avez tant parlé? quand aurai-je l'honneur de le voir?

Oh, sûrement, mon ami, dans une heure ou deux; car il ne manque jamais de venir prendre le thé avec nous; et je suis sûre que, s'il apprend votre arrivée, l'empressement qu'il aura de vous présenter ses devoirs, l'engagera à venir plus tôt que de coutume. Alors elle s'étendit sur son mérite et sur le bonheur dont jouiroit Élisabeth en s'unissant avec un homme qui réunissoit tant de qualités.

Un profond soupir d'Élisabeth attira l'attention de son père, et le confirma dans sa résolution de ne pas consentir à ce mariage avant de connoître parfaitement l'homme à qui on vouloit l'unir.

Enfin le thé fut servi; M. Eaton ne vint point, et au grand étonnement de mistriss Munro, les heures s'écoulèrent sans qu'il parût. Sûrement, dit-elle, il

lui est arrivé quelque événement bien singulier. Et elle résolut d'envoyer chez lui le lendemain de bonne heure pour savoir de ses nouvelles.

Le jour suivant, le domestique qui étoit allé au village où M. Eaton demeuroit, vint lui dire qu'une lettre qui lui apprenoit la mort d'un de ses parens dont il étoit l'héritier, l'avoit forcé de partir à l'instant pour Londres.

Quoique cette histoire pût paroître vraisemblable, elle n'inspira pas de confiance à Munro ; il pensa que dans son absence on avoit formé un complot abominable contre sa fille ; et il bénit presque la blessure qui l'avoit mis dans le cas de revenir dans sa maison au moment où sa présence y étoit si nécessaire. Il ne put s'empêcher de faire part à sa femme de ses idées sur M. Eaton, et malgré toute la déférence que mistriss Munro avoit pour son mari, elle ne partagea point son opinion. Je pourrois le soup-

çonner, disoit-elle, s'il étoit dans l'âge où l'effervescence de la jeunesse éloigne du sentier de la vertu.

Ah ! reprit le capitaine, les jeunes gens ne sont pas seuls livrés aux orages des passions. Dans le matin de la vie, on peut en triompher ; vers le soir, elles vous dominent ; et l'Etna n'est pas le seul objet dans la nature dont la neige couvre le sommet, tandis qu'un feu dévorant brûle dans son sein. Quand même mes conjectures sur M. Eaton ne seroient pas fondées, j'avoue que je verrois avec peine son mariage avec Élisabeth ; car je suis persuadé que les âges doivent être proportionnés pour que les sentimens s'accordent et qu'une union soit heureuse. Je suis certain qu'Élisabeth se repent de l'engagement qu'elle a contracté, et qu'elle ne l'a formé que par tendresse pour nous.

Ce discours rappela à mistriss Munro différentes circonstances qu'elle avoit

laissé échapper ; et elle finit par s'applaudir avec son mari, de ce que le mariage de sa fille avec M. Eaton pouvoit encore n'avoir pas lieu.

Ils s'empressèrent de faire part à Élisabeth de leurs réflexions ; et rien ne put égaler sa joie et sa reconnoissance, lorsqu'elle apprit qu'elle cessoit d'être engagée par la promesse qu'elle avoit faite à M. Eaton. Elle se sentit dégagée d'un poids insupportable qui pesoit sur son cœur ; la mélancolie qui répandoit une teinte sombre sur les objets qui l'entouroient ; disparut, et son ame se livra à l'espérance et au bonheur.

CHAPITRE V.

Cependant Elisabeth, en songeant au brusque départ du capitaine Delacour, sentoit la crainte se mêler aux illusions de l'espérance; elle se persuadoit qu'il s'étoit éloigné par un mouvement de dépit, et elle pensoit que peut-être il seroit absolument perdu pour elle.

Parmi ceux qui vinrent voir Munro, et s'informer de la cause de son retour, il remarqua Jenkins, le concierge de Firgrove; et ce fut lui qui se chargea de la lettre où il rendoit compte à lord O'sinister, des détails de l'affaire qui lui avoit fait quitter l'Irlande. Il en reçut une réponse, où milord exprimoit toute l'in-

dignation qu'il ressentoit de cet horrible attentat, et lui annonçoit qu'il alloit faire tout ce qu'il pourroit pour en connoître les auteurs. Je ne doute pas, ajoutoit sa seigneurie, qu'ils ne soient bientôt découverts; et alors vous pourrez retourner en sûreté à Temora, où j'ai appris que vous mettiez un zèle à faire réussir l'affaire dont vous vous étiez chargé, qui excite ma plus vive reconnoissance. Il lui disoit ensuite que, pendant son absence, il avoit été en correspondance avec Osmond, dont le style et l'esprit lui plaisoient beaucoup. Il finissoit par le prier d'accueillir une veuve de ses amis, nommée mistriss Elford, qui devoit s'arrêter quelques jours à Firgrove, en allant dans ses terres, situées au pied des montagnes d'Ecosse.

Il n'y avoit rien que Munro ne fût prêt à faire pour obliger un ami tel que lord O'sinister. Dès qu'il apprit l'arrivée de mistriss Elford, il alla lui présenter ses

devoirs avec sa famille, et chercha à prévenir tous ses désirs pendant son séjour au château. Mistriss Elford n'étoit plus jeune ; mais elle avoit beaucoup de vivacité, et des manières insinuantes qui prévenoient en sa faveur. Elle engagea Elisabeth à l'accompagner pendant son voyage. Miss Munro ne vouloit pas s'éloigner de son père, qui étoit encore très-souffrant, et de sa mère à qui elle étoit nécessaire ; mais la veuve fit tant d'instances, qu'elle consentit à aller passer une quinzaine de jours avec elle.

Elisabeth partit de très-bonne heure d'Heath-Wood, et arriva avant la fin du jour à la demeure de sa nouvelle amie, où tout étoit préparé pour les recevoir. A peine avoient-elles achevé de dîner, qu'on vint appeler mistriss Elford.

Elisabeth demeurée seule, ne put résister au désir de visiter les environs du château, qui étoit placé près de la mer, dans le site le plus pittoresque. La soi-

rée étoit superbe ; les derniers rayons du soleil coloroient des teintes les plus vives les rochers qui bordoient le rivage, et se réfléchissoient sur la surface unie de l'Océan. Ce magnifique spectacle ne pouvoit manquer de lui inspirer le plus vif enthousiasme. Elle s'y livroit avec ravissement, lorsqu'elle entendit les sons les plus mélodieux, sortir d'un énorme rocher qui se trouvoit vis-à-vis d'elle. Dans ces contrées éloignées, un esprit superstitieux auroit pu croire entendre les concerts des ames des héros qui étoient portées sur les nuages, et qui se plaisoient à unir leurs chants harmonieux au mugissement des vagues et au sifflement des vents. Mais Elisabeth n'étoit point disposée à la crédulité ; elle fit le tour du rocher, et, à son grand étonnement, elle aperçut un vaisseau à l'ancre, près du rivage, et plusieurs hommes qui prenoient leur repas dans une des cavités du rocher, tandis que des musiciens étoient pla-

és au-dessus de leurs têtes. Elle fut interdite, et les exclamations qu'ils firent en l'apercevant, augmentèrent encore sa confusion. Elle fuyoit par le sentier qui conduisoit à la caverne, lorsqu'elle se sentit arrêtée par sa robe. Alors elle se retourne avec effroi et reconnoît le capitaine Delacour. A cette vue, son émotion devint si vive, qu'elle se sentit prête à défaillir; et pendant quelques instans elle demeura appuyée sur son épaule, presque sans sentiment. En revenant à elle-même, elle rougit de sa situation, et se mit à courir avec plus de rapidité encore. Le capitaine la soutenoit, et guidoit sa marche à travers les rochers, sachant qu'il n'étoit pas seul à la poursuivre. Enfin, lorsqu'elle fut arrivée à un endroit écarté, il la retint doucement en lui disant:—»Daignez vous arrêter un instant; permettez-moi de vous exprimer le bonheur que me cause cette rencontre inattendue, et de vous de-

mander par quel heureux hasard je vous retrouve dans ce canton.

Elisabeth répondit d'une voix tremblante à ses questions.

Ah, combien cela est heureux ! combien cela compense tout le chagrin que j'ai éprouvé en étant forcé de quitter Heath-Wood aussi brusquement.!

Forcé, dit Elisabeth en elle-même ; ce n'est donc pas par dépit qu'il s'est éloigné sans chercher à me voir ! Et son cœur palpita de plaisir.

La parente qui m'attendoit, lorsque je me suis arrêté à Heath-Wood, impatiente de me voir, m'écrivit avec tant d'instances de me rendre chez elle, qu'il me fut impossible de retarder mon départ. Mais si quelque chose avoit pu diminuer le chagrin que j'éprouvai alors, ce fut le plaisir qu'elle eut à m'entendre parler de vous et de votre famille, ayant connu autrefois votre père. Elle est disposée à vous admirer, à vous aimer, ajouta-t-il

ajouta-t-il avec chaleur ; elle sera enchantée de vous voir, et demain, si vous le permettez, j'aurai l'honneur de vous la présenter.

Je ne pourrai qu'être très-honorée de sa visite, répondit Elisabeth en s'inclinant.

Puisque cela est ainsi, je ne perdrai pas un moment pour aller l'en prévenir ! s'écria Delacour en baisant sa main avec transport.

Non, dit Elisabeth aevc un sentiment de bonheur inexprimable, je ne veux pas être cause que votre complaisance vous fasse quitter la société de vos amis.

Ah ! s'écria Delacour d'un ton de reproche, pouvez-vous attribuer à la complaisance seule, le désir que j'ai de retourner auprès d'elle ?... Non, vous ne me faites pas cette injustice.

Allons, dit Élisabeth, en affectant une sorte d'indifférence pour cacher le plaisir qu'elle éprouvoit, laissons

ce sujet : comment trouvez-vous ce pays-ci ?

Autrefois il avoit bien peu d'attraits pour moi ; à présent il me paroît délicieux.

Ils arrivèrent alors au château. Faut-il déjà vous quitter ? dit Delacour avec timidité.

Je ne doute pas, répondit Élisabeth après avoir hésité un instant, que mistriss Elford ne vous voie avec plaisir.

Ils entrèrent alors dans le salon. Le thé étoit préparé, mais mistriss Elford n'y étoit point encore ; ce qui ne fit de peine ni à l'un ni à l'autre.

Combien j'ai désiré de me trouver ainsi auprès de vous ! s'écria Delacour avec l'accent de la plus vive tendresse : combien j'ai souhaité de pouvoir vous exprimer mes sentimens, mes espérances, mes craintes ! car je sens bien, à présent, que l'amour ne peut pas exister sans la crainte.

La porte s'ouvrit alors, et un domestique vint dire à Élisabeth que mistriss Elford se trouvant très-fatiguée du voyage, la prioit de venir prendre le thé dans sa chambre.

Delacour se leva pour prendre congé. Ah! dit-il avec chagrin, combien le bonheur est fugitif! mais je chercherai à m'en consoler en songeant au plaisir qui m'attend demain. Il baisa sa main avec respect, et se retira.

Élisabeth demeura à la fenêtre jusqu'à ce qu'elle l'eût absolument perdu de vue, et se rendit ensuite dans la chambre de mistriss Elford, qui, à son grand étonnement, ne montroit aucune apparence d'indisposition.

Vous paroissez surprise, ma chère! lui dit la veuve en riant.

Un peu, je vous avoue, madame; mais je le suis agréablement en vous voyant si bien.

Je n'ai pas l'habitude de me plaindre ; mais asseyez-vous près de moi, et dites-moi quel est ce beau jeune homme qui vous a accompagnée ?

La manière dont elle s'étoit exprimée, avoit déplu à Elisabeth, qui fut quelques momens sans répondre.

Ah ! dit mistriss Elford en riant, ma question vous étonne ; mais pardonnez ma franchise, je dis tout ce que je pense : et elle répéta sa demande.

Élisabeth lui raconta la rencontre qu'elle avoit faite du capitaine Delacour ; et elle ne cessa ses questions que lorsqu'elle fut instruite de tous les détails de sa liaison avec lui.

Vous lui avez donc donné la permission de venir demain ici ?

Oui, madame ; mais si vous avez la moindre objection à faire....

O mon dieu ! non.... Si j'en avois, ce ne seroit que par l'intérêt que je prends

à vous ; mais j'espère que bientôt tous vos doutes sur lui, au sujet de la lettre anonyme, seront éclaircis.

Ils le sont, madame.

S'il a réellement une parente dans les environs, et qu'il vous la présente, je pourrai penser qu'il est digne de votre attention ; mais.....

Jusqu'à ce que vous en soyez convaincue, madame, dit Élisabeth en l'interrompant avec vivacité, il est inutile de nous occuper de M. Delacour.

Comme il vous plaira, ma chère ; et elle changea de conversation.

Après le déjeuné, mistriss Elford donna ses ordres pour qu'on reçût le capitaine Delacour. On vint la demander de la part d'une personne qui étoit en marché avec elle pour sa terre ; et Élisabeth demeura seule.

Elle prit un livre pour se distraire, et le quitta aussitôt : elle courut regarder une pendule ; midi alloit sonner.... Ah !

dit - elle avec émotion, il va bientôt arriver!

Elle se trompoit; les heures s'écoulèrent sans qu'elle le vît. Enfin on avertit que le dîner étoit servi, et toutes ses espérances s'évanouirent. Elle rejoignit mistriss Elford avec un sentiment de chagrin qu'augmentoit encore la petite mortification qu'elle éprouvoit, et la crainte d'être exposée à ses plaisanteries.

Pendant le dîner, il ne fut pas question du capitaine. Élisabeth attribua la réserve de son amie à la présence des domestiques. Lorsqu'ils se furent retirés elle garda le même silence; et Élisabeth impatientée, en auroit parlé elle-même si elle n'avoit pas craint de paroître y mettre trop d'intérêt. Enfin, mistriss Elford dit en riant: Nous n'avons donc pas eu de visites aujourd'hui?

Non, reprit miss Munro avec une vivacité qui montroit son inquiétude;

ne pensez-vous pas, madame, que c'est bien singulier ?

La soirée est bien longue, et je serois étonnée si le capitaine Delacour ne venoit pas.

Élisabeth saisit avec empressement l'espérance qu'elle lui présentoit. La conversation changea d'objet ; et après le thé, on vint encore chercher mistriss Elford.

Elle descendit au jardin pour pouvoir se livrer à ses réflexions : la négligence apparente du capitaine blessoit son cœur, et elle ne savoit pas comment le justifier, lorsqu'elle sentit frapper doucement sur son épaule : elle se retourna et aperçut mistriss Elford.

D'honneur, un philosophe ne seroit pas plus absorbé par ses pensées, dit-elle en riant ; et passant son bras sous le sien : Puis-je vous demander le grave sujet de vos méditations, ou me permettez-vous de le deviner ?

Élisabeth rougit et baissa les yeux.

Venez, venez! ma chère, il n'est pas digne d'une de vos pensées.

De qui voulez-vous parler? répliqua Elisabeth avec vivacité.

J'espère, répondit-elle avec un sourire persifleur, que vous conviendrez que le capitaine Delacour étoit l'objet de vos pensées.

Eh bien, madame!

Eh bien, madame, reprit mistriss Elford en la contrefaisant, je veux dire seulement qu'il est très-naturel qu'une jeune personne s'occupe d'un beau jeune homme; mais certainement elle ne doit y songer que pendant qu'il la traite avec les égards qu'elle mérite, et à coup sûr le capitaine ne se conduit pas ainsi avec vous.

Vous le pensez? dit Elisabeth en pâlissant.

J'espère que vous le croyez comme moi. — Ne pas venir, après s'être an-

noncé d'une manière aussi positive! c'est certainement manquer à la politesse et au respect qu'il vous doit. Mais je suppose que la facilité avec laquelle il en a obtenu la permission, a pu lui faire croire que son pardon seroit aisé à obtenir.

Ah! madame, devois-je la lui refuser?

Non, certainement : après les obligations que vous croyez lui avoir, je n'ai pas été étonnée de la promptitude que vous avez mise à la lui accorder; mais, si vous me demandez mon opinion, je vous avouerai franchement que j'aurois préféré que vous agissiez autrement; car les hommes font peu de cas de ce qu'ils obtiennent aisément. En verité, ce sont de singulières créatures! pleins d'ardeur lorsqu'ils rencontrent des difficultés, ils négligent l'objet qui ne leur en offre pas. Mais ne les accusons pas; nous voyons ce défaut

dans tous les âges de la vie : l'enfant rejette le jouet qui est sous sa main ; et rarement la gloire est le prix du vainqueur dont le sang n'a pas teint les lauriers. Le diamant et la perle n'ont de prix que par les peines et les dangers qu'il faut courir pour les avoir. C'est ainsi qu'une femme qui veut être appréciée, doit paroître réservée ; c'est de cette manière qu'elle inspire cette ardeur si flatteuse pour la vanité de son sexe ; et elles devroient toutes connoître cette innocente coquetterie. Souvent une femme adroite sait se contraindre elle-même pour augmenter l'empressement de celui qui l'intéresse. Mais changeons de conversation ; je vois que celle-ci vous fatigue. Le capitaine Delacour viendra, il justifiera sa conduite, et tout sera oublié. Mais s'il ....

Pourquoi s'en occuper davantage ? dit Elisabeth en l'interrompant ; car je

trouve qu'il y a peu de plaisir à parler d'une personne pour l'accuser.

Mistriss Elford convint de la justesse de sa remarque par un sourire, et lui proposa une promenade au bord de la mer. A peine étoient-elles sorties du jardin, qu'un domestique vint dire à sa maîtresse qu'on la demandoit pour quelques instans. Mistriss Elford l'engagea à continuer sa promenade, en disant qu'elle alloit la rejoindre.

Déjà l'ombre du soir s'étendoit sur tous les objets, et elle ne songeoit point encore à se retirer, lorsqu'elle tressaillit en entendant marcher près d'elle : elle se retourne et aperçoit deux hommes de mauvaise mine, qui paroissoient la suivre. L'un deux, voyant qu'elle retournoit sur ses pas, la saisit, et, malgré tous ses efforts, l'entraîne vers le rivage. Elle s'évanouit, et en reprenant ses sens elle se trouve à cheval de-

vant un de ces scélérats. Elle regarde autour d'elle, et n'aperçoit que des rochers d'une hauteur extrême, qui réfléchissoient les pâles rayons de la lune.

Où me conduisez-vous? dit-elle ; quel est l'auteur de cet outrage ?

Vous le saurez quand il en sera temps, répondit son conducteur.

Ah! je vous supplie, continua-t-elle, laissez-moi aller ; sûrement vous vous trompez, vous me prenez pour une autre personne.

Votre nom n'est il pas Munro?

Elisabeth ne put répondre ; pendant quelques instans le chagrin ne lui permit pas de s'exprimer : enfin elle employa tous les moyens possibles pour toucher ces scélérats ; ils demeurèrent insensibles, et ne répondoient à ses prières et à ses larmes que par un rire insultant.

Elle les supplia de lui dire si elle pour-

roit au moins savoir le nom de celui qui les employoit.

Ne connoissez-vous pas une personne nommée Delacour !

Delacour ! répéta Elisabeth..... Bon Dieu, est-il possible, qu'il soit l'auteur d'un pareil attentat ?

Cela est possible et cela est vrai, reprit l'autre scélérat : à présent que votre curiosité est satisfaite, j'espère que vous serez tranquille.

Le chagrin qu'Elisabeth éprouva en trouvant Delacour coupable, fut au-delà de toute expression : toutes les brillantes espérances que chérissoit son imagination, s'évanouirent à l'instant, et firent place à la douleur et aux regrets. Le plus sombre désespoir s'emparoit de son ame, lorsqu'elle crut entendre des chevaux. Elle écouta avec attention, et bientôt elle fut assurée qu'elle ne s'étoit pas trompée. Elle voulut crier ; mais les brigands mirent un mouchoir sur sa bouche. Bientôt

elle aperçut un cavalier avec son domestique, qui, en approchant, vit les efforts qu'elle faisoit pour se débarrasser du mouchoir qui l'étouffoit. Il vint aussitôt à son secours, et les brigands la laissèrent libre en fuyant. Elisabeth remercia son libérateur, dont la voix ne lui paroissoit pas inconnue. Un rayon de la lune frappant sur son visage, à son grand étonnement elle reconnut M. Eaton.

Oh! s'écria-t-elle avec un cri de joie, à présent je suis tranquille; je suis sauvée!

Sauvée! répéta-t-il avec transport; oui, vous l'êtes, mon adorée Elisabeth! Mais vous tremblez encore, vous me paroissez si épouvantée!

Oh oui, bien épouvantée, répéta Elisabeth. — Elle s'arrêta, craignant de laisser apercevoir qu'elle connoissoit le nom de celui qui l'avoit enlevée; et elle engagea M. Eaton à la reconduire, pour

ne pas augmenter l'inquiétude que mistriss Elford devoit avoir de son absence. Elle alloit lui montrer la route, lorsqu'il lui dit qu'il connoissoit le château et celle à qui il appartenoit.

Lorsqu'ils arrivèrent, ils trouvèrent toute la maison dans la plus grande consternation. La joie la remplaça quand Elisabeth parut : les domestiques se pressoient autour d'elle, et mistriss Elford lui dit qu'elle avoit éprouvé la plus vive inquiétude lorsqu'en allant la joindre sur le rivage elle ne l'avoit pas trouvée.

Elisabeth l'assura, d'une voie émue, que ce n'étoit point volontairement qu'elle avoit été la cause d'une si vive alarme ; et dans l'espoir d'échapper à ses questions, au moins pour ce jour-là, elle lui fit remarquer M. Eaton, qui étoit demeuré dans l'ombre à quelque distance d'elle. Aussitôt que mistriss Elford l'aperçut, elle l'accueillit comme un ancien ami, et l'invita de la manière

la plus pressante à rester chez elle. M. Eaton parut y consentir avec un plaisir marqué.

A peine Elisabeth fut-elle dans le salon, que mistriss Elford commença à la questionner sur sa longue absence, et lui demanda la cause de la terreur dont elle paroissoit frappée.

L'agitation d'Elisabeth l'obligea de charger M. Eaton de répondre pour elle. Il raconta tous les détails de cet événement, sans exprimer le désir d'en savoir la cause ; et dans le cours de son récit il fit entendre qu'il connoissoit miss Munro depuis quelque temps, ainsi que sa mère, et que c'étoit pour elle qu'il étoit venu dans les montagnes d'Ecosse.

Pouvez-vous deviner, ma chère, reprit mistriss Elford, lorsqu'il eut cessé de parler, quel est l'auteur de cet outrage?

Elisabeth, déterminée à cacher, s'il lui étoit possible, l'attentat du capitaine

Delacour, détourna les yeux ; mais la même question fut répétée. Alors elle répondit d'une manière évasive, en disant : De grace, madame, ne parlons plus de cela !

Je me conformerai à vos désirs, reprit mistriss Elford à voix basse ; d'ailleurs, mes questions deviennent inutiles. Votre manière de répondre me prouve que je ne me suis pas trompée dans mes conjectures : certainement le capitaine Delacour mérite une punition ; mais, pour vous obliger, je ne l'y exposerai pas.

On apporta alors des rafraîchissemens ; et Elisabeth demanda la permission de se retirer, sous prétexte d'indisposition. Le lendemain, en descendant au salon, elle trouva M. Eaton, qui prit sa main avec transport, quoiqu'elle la retirât avec une sorte de répugnance, et la conduisit à un fauteuil.

Pendant quelques instans il ne parla

que de choses indifférentes ; enfin, en la regardant tendrement, il lui dit qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être blessé de l'indifférence qu'elle lui témoignoit en ne lui faisant aucunes questions sur son brusque départ d'Heat-Whood.

Elisabeth rougit, et s'occupa de faire le thé, afin d'éviter ses regards. Elle craignoit de lui donner la plus légère espérance ; mais elle ne vouloit pas paroître manquer à l'honnêteté et à la reconnoissance.

Je ne voulois pas être indiscrète, dit-elle en hésitant.

Indiscrète ! répéta-t-il avec un accent qui exprimoit à la fois la tendresse et le reproche ; il est des circonstances où la crainte d'être indiscrète est une offense, puisqu'elle peut faire soupçonner l'indifférence. Mais je ne veux pas me tourmenter moi-même de la négligence que vous me témoignez, ni l'attribuer à un sentiment de dépit dont je ne devrois pas

être étonné. En partant d'Heath-Wood sans vous voir, je vous avois écrit une lettre qui vous expliquoit mes motifs ; mais elle a été oubliée par l'étourdi que j'avois chargé de la porter ; il m'a exposé à vos soupçons, sans que je les méritasse, ainsi que je l'ai bien prouvé à vos parens.

Elisabeth tressaillit à ces mots, et leva sur lui ses yeux, que jusqu'à ce moment elle avoit tenus baissés.

Oui, ajouta-t-il, je suis retourné à Heath-Wood ; j'ai revu vos parens, et je me suis si bien justifié devant eux, que c'est avec leur permission que je m'empressois de venir me jeter à vos pieds, lorsque je vous rencontrai hier si heureusement. L'agitation où vous étiez m'empêcha de vous en parler. Voilà ce qui m'y autorise, ajouta-t-il en tirant une lettre de son porte-feuille, d'un air de triomphe. Reconnoissez-vous l'écriture ?

Elisabeth, dont l'émotion augmentoit encore, jeta les yeux sur l'adresse: Oui, il me paroît que c'est celle de mon père.

Vous ne vous trompez pas, s'écria-t-il en baisant la lettre, et la lui présentant.

Elisabeth tremblante, brisa le cachet et lut ce qui suit :

A miss Munro.

« Lorsque j'ai désiré, ma chère fille, que vous vous regardassiez comme dégagée de tous engagemens avec M. Eaton, ce n'étoit point parce que je croyois qu'il n'étoit pas digne de vous obtenir. Les préventions que j'avois contre lui ont été tellement détruites par les explications qu'il m'a données, que mon opinion est changée sur son compte, et que son union avec vous est devenue l'objet de tous mes désirs. Je crois que l'honneur vous fait un devoir de tenir vos pro-

messes, et j'espère que votre inclination vous y décidera; car c'est de tous les hommes celui auquel je désire le plus vous voir unie. Ce n'est pas seulement pour sa fortune et ses alliances illustres; mais je le préfère à cause de la bonté de son cœur et de la générosité de son caractère.

« Votre mère partage la satisfaction que j'éprouve en songeant à l'heureux avenir qui vous attend; et j'avoue que si nos espérances étoient trompées, ce seroit pour nous une peine véritable; car il y a bien peu d'apparence que vous puissiez faire un mariage aussi avantageux; et on ne pourroit attribuer votre refus qu'à un caprice injustifiable, ou à un attachement indigne de vous. D'après cela, je désire que vous lui donniez votre main sans délai; des affaires importantes, dont il m'a fait part, exigeant sa présence à Londres.

« L'espoir que votre union avec un

homme aussi estimable pourroit changer les dispositions où l'on est à notre égard à Glengary, me fait désirer que votre mariage soit célébré chez mistriss Elford ; et l'amitié qu'elle m'a témoignée m'engage à lui écrire pour lui en demander la permission. Votre mère et moi aurons le regret de ne pouvoir nous trouver à la cérémonie. Le château de mistriss Elford est trop près de celui de mon père pour que nous n'ayons pas une extrême répugnance à en approcher ; d'ailleurs, M. Eaton nous a promis qu'il vous ramèneroit, le lendemain de la cérémonie, à Heath-Wood, où vous demeurerez jusqu'à ce qu'il soit décidé si vous l'accompagnerez à Londres, ou si vous attendrez l'hiver pour vous rendre dans ce séjour de luxe et de plaisir ; et je suis assuré que vous apprendrez avec joie que votre mère et moi vous suivrons, quel que soit le lieu que vous habiterez.

M. Eaton est impatient de partir ; je n'ai que le temps de vous dire que votre mère se joint à moi pour faire des vœux pour votre bonheur, dans le nouvel état que vous allez embrasser. »

Votre affectionné père,

ROBERT MUNRO.

Heath-Wood.

Elisabeth demeura les yeux fixés sur cette lettre long-temps après avoir achevé de la lire : l'idée de confirmer des espérances qui lui étoient odieuses, révoltoit son ame ; mais son père le désiroit ; jusqu'à ce moment il avoit été son guide ; il ne vouloit que son bonheur, et elle avoit en lui une confiance entière. Enfin, après avoir délibéré quelque temps, elle résolut de se soumettre à sa volonté ; mais sa répugnance étoit si forte que, malgré toutes ces rai-

sons, elle n'auroit pu se décider, si elle n'avoit craint qu'on n'attribuât son refus à un attachement qu'elle auroit rougi de paroître avoir encore.

M. Eaton, inquiet, lui demanda avec vivacité s'il pouvoit espérer que la recommandation de son père la décideroit en sa faveur.

Elle essaya, en fermant la lettre, de prononcer oui ; mais sa voix expira sur ses lèvres, et il lui fut impossible d'articuler un son.

Elisabeth! s'écria-t-il avec l'œil étincelant, est-ce en vain que j'ai cherché à vous intéresser ? Votre père aura-t-il plaidé ma cause inutilement?

Non, non, répéta la tremblante Elisabeth, d'une voix foible, en évitant son regard pénétrant.

Alors vous êtes à moi. J'obtiendrai ce trésor précieux! ajouta-t-il avec transport. Et il pressa sa main glacée sur son cœur.

Elisabeth

Elisabeth ne put s'exprimer que par un signe de tête.

O délices! s'écria-t-il en passant son bras autour d'elle, et cherchant à lui dérober un baiser; mais Elisabeth se dégagea avec un sentiment de dégoût et d'effroi qui se peignoit sur sa physionomie.

Alors mistriss Elford s'approcha, et lui dit du ton de voix le plus affectueux : « Permettez-moi, ma chère, de vous féliciter sur le bonheur qui vous attend, et de vous engager à céder aux désirs de votre père; car je présume qu'il vous a parlé de la lettre qu'il m'a écrite sur cet objet. »

Elisabeth fit signe que oui; il lui étoit impossible de s'exprimer autrement.

Il a insisté sans doute sur la nécessité de célébrer ici la noce? dit M. Eaton avec impatience.

Oui, répondit Elisabeth d'une voix éteinte.

Ce sera donc pour ce soir, mon ange, mon amour! reprit-il avec force.

Elle tressaillit.

Eh bien, pour demain, continua-t-il en apercevant le sentiment d'effroi que cette proposition lui avoit inspiré. Vous voyez, adorable fille, que vous ne pouvez qu'être heureuse avec un homme qui sait si bien sacrifier ses désirs aux vôtres.

Elisabeth hésita quelques minutes; elle songeoit à le prier de différer leur mariage jusqu'à son retour de Londres; mais la crainte qu'il ne lui reprochât son indifférence, l'empêcha d'oser le lui proposer; et malgré sa répugnance, elle consentit à être à lui le lendemain.

CHAPITRE VI.

Mistriss Elford avoit voulu que la cérémonie se fît dans un lieu consacré au culte divin ; en conséquence, elle choisit une antique chapelle à demi-ruinée, située dans un vallon au milieu des bois et des rochers.

Le lendemain, Elisabeth parut au déjeuner, les yeux baissés et avec un maintien mélancolique et calme. Le passionné Eaton saisit sa main pour la conduire à l'autel ; elle la retira involontairement, mais sans témoigner de répugnance. Ils se rendirent à la chapelle avec mistriss Elford, le ministre qui devoit les unir, et un témoin pour servir de père à miss Munro.

L'aspect sauvage des environs de la chapelle, et l'état de délabrement où elle se trouvoit, contribuèrent encore à augmenter les sentimens pénibles qui glaçoient le cœur d'Elisabeth. Dans plusieurs parties le toit étoit tombé, et l'humidité avoit fait croître ces plantes qu'on n'aperçoit qu'au milieu des ruines. La vigne sauvage se traînoit sur des tombes couvertes de mousse; une herbe épaisse s'élevoit dans les intervalles des pierres, et le lierre serpentoit autour des débris des colonnes; les fenêtres, à moitié détruites, ne laissoient échapper à travers les décombres qui les remplissoient, que quelques foibles rayons du jour, qui, semblables au sourire du désespoir, augmentoient encore le sentiment d'effroi qu'on éprouvoit en pénétrant dans ce triste séjour.

Les yeux d'Elisabeth se portèrent sur ces tristes objets, et elle s'arrêta avec un sentiment de terreur. Le passionné

Eaton s'écria d'un ton de reproche : Eh bien, mon amour! vous oubliez donc pourquoi nous sommes ici? Et il l'entraîna vers l'autel, ou plutôt vers la place où il avoit existé, car il ne restoit qu'une élévation et quelques marches en partie brisées.

Elisabeth éprouva alors un sentiment d'horreur qu'elle ne put maîtriser; il lui sembloit qu'elle alloit renoncer à tout ce qui pouvoit lui être cher dans le monde, et dans une sorte d'égarement, elle arracha sa main de celle de M. Eaton, et retomba presque sans vie sur l'épaule de mistriss Elford.

Elle s'évanouit! s'écria-t-il avec effroi; n'avez-vous point de sels sur vous?

Mistriss Elford sortit un flacon d'eau spiritueuse; Eaton le lui fit respirer. Après quelques instans, Elisabeth reprit ses sens, et relevant sa tête qu'elle soutenoit à peine, dit avec effort : « Je

suis mieux, » comme si un poids énorme oppressoit sa poitrine.

Oui, oui, mon ange ! vous êtes mieux; l'humidité et la tristesse de cette chapelle ont abattu vos esprits; ainsi achevons la cérémonie le plus tôt possible, pour la quitter.

Il prit de nouveau sa main, faisant signe au ministre de remplir ses fonctions. Il commençoit la cérémonie, quand un bruit sourd se fit entendre à la porte d'un long passage qui conduisoit au cimetière de la chapelle. Le ministre s'arrêta; mais, ne voyant personne, il alloit continuer ses prières, lorsque la porte s'ouvrit avec violence. Un homme parut enveloppé d'un grand manteau, un chapeau rabattu sur les yeux; il s'avança lentement, et s'arrêta en face de M. Eaton.

Cela est étrange ! s'écria le futur époux avec la plus grande émotion; et fixant

ses regards sur l'étranger, il demeura quelques instans immobile ; son visage pâlit : Parlez, monsieur, reprit-il avec fureur. — Que signifie cette conduite ? — Que voulez - vous ? — Qui êtes-vous ?

Regarde-moi, réplique l'étranger d'une voix de tonnerre ; et ôtant son chapeau, il l'entraîne vers la fenêtre en fixant sur lui ses yeux étincelans, qui exprimoient à la fois l'indignation, la colère et le mépris.

Comment ! c'est vous? répliqua Eaton, en reculant comme s'il avoit vu un serpent. — Malédiction ! qui vous amène ici ?

Éloigne-toi, vil scélérat ! — éloigne-toi, la vengeance céleste est sur ta tête ! — Ton infamie ne peut être cachée plus long - temps : éloigne - toi ! tes complots sont découverts, et ta victime est sauvée.

Eaton articula quelques mots ; mais l'étranger, au lieu de l'écouter, s'avança vers la porte par où il étoit entré, comme s'il eût voulu appeler du secours ; alors Eaton s'enfuit précipitamment en prononçant des imprécations horribles, suivi de mistriss Elford et de ses deux complices.

Charmante fille ! reprit alors l'étranger, en prenant la main d'Élisabeth avec respect, vous me paroissez frappée de terreur ; mais cessez d'être alarmée, vous n'êtes plus en danger. Oui, ajouta-t-il en voyant que ses regards exprimoient encore l'effroi, vous n'êtes plus en danger, quoiqu'il n'y a qu'un instant que vous étiez sur le bord du précipice: mais je ne veux pas vous tenir plus long-temps en suspens ; apprenez que l'homme, ou plutôt l'être infernal, car il n'est pas de mot qui puisse peindre sa scélératesse, à qui vous alliez donner

votre main, est déjà le mari de la meilleure et de la plus outragée des femmes, et le père d'une fille aussi aimable et aussi innocente que vous.

O mon dieu, reçois mes actions de graces ! dit Elisabeth en élevant ses beaux yeux vers le ciel.

Et vos parens ne prononcent le nom de ce monstre qu'avec éloge ; ils le regardent comme le meilleur des hommes; ils ont mis leur sort entre ses mains !

Qui est-il ? demanda Elisabeth, respirant à peine.

Lord O'sinister.

Quand la terre se seroit entr'ouverte sous ses pas, quand le monde ébranlé l'auroit menacée de sa destruction, elle n'auroit pas été aussi effrayée, qu'elle le fut en apprenant que le bienfaiteur de sa famille étoit celui qui avoit conjuré sa ruine.

Oh, mes parens sont perdus ! s'écria-t-elle en tordant ses mains, et son-

geant aux obligations pécuniaires que son père avoit contractées avec lui.

Non, non, je sais les raisons qui vous font parler ainsi ; mais lord O'sinister est trop intéressé à ensevelir cette affaire dans l'ombre, pour réaliser vos craintes.

Et quand ma voix s'élevera vers le ciel pour bénir mon libérateur, quel nom pourrai-je lui donner ?

Je m'appelle Beerscroft; lady O'sinister est ma sœur : depuis long-temps elle connoît le caractère de son mari, et se seroit séparée de lui, si l'intérêt de sa fille ne l'eût retenue. Quoique la jalousie ne puisse entrer dans son cœur, elle veille avec soin toutes les démarches de son mari, pour sauver ses victimes. Elle a connu les projets qu'il avoit formés sur vous, et a eu recours à moi pour les déconcerter. Je n'ai pas besoin de vous dire que je me serois méprisé moi même, si j'avois hésité à prendre la défense de

la vertu et de l'innocence ; je me suis caché dans le voisinage d'Heath-Wood, pour épier les démarches de mon indigne parent. Craignant de publier sa honte, en me faisant connoître, j'ai eu recours à une lettre anonyme que j'ai écrite à votre mère ; enfin, lorsque le retour de votre père l'a obligé de s'éloigner, j'ai appris qu'il avoit employé une des femmes les plus méprisables pour vous attirer loin de votre famille. Je n'aurois pas tardé plus long-temps à vous arracher au danger qui vous menaçoit, si je n'avois pensé qu'il valoit mieux attendre jusqu'au dernier moment, pour mettre tellement sa bassesse à découvert, qu'il n'osât plus rien entreprendre contre vous.

Comment pourrois-je trouver des mots pour vous exprimer ma reconnoissance ? reprit Elisabeth avec vivacité.

Il faudroit que j'eusse été sans honneur et sans humanité, pour n'avoir pas pris votre défense.

Mettez le comble à vos bienfaits en me rendant à ma famille !

Dans ce moment ce seroit dangereux ; je connois votre père, il ne peut être offensé avec impunité ; si je vous accompagnois chez lui, il faudroit lui faire connoître la vérité, et il pourroit en résulter des conséquences funestes.

Que faut-il donc faire? reprit Elisabeth avec émotion.

Je vous ai préparé un asile chez une personne qui a été très-connue de votre père, et qui de plus est intime amie de lady O'sinister. Je lui ai confié tout ce qui vous regarde, et elle est disposée à vous bien recevoir. Une voiture nous attend dans une auberge qui est auprès d'ici ; mon domestique a été demander vos effets à mistriss Elford. Vous écrirez

à vos parens que cette dame vous a rencontrée ici par hasard, et que connoissant ses liaisons avec votre père, vous avez accepté l'invitation qu'elle vous a faite de passer quelques jours chez elle.

Que d'obligations je vous ai d'avoir arrangé toute cette affaire!

Je remercie le ciel de ce qu'elle s'est terminée ainsi.

Ils sortirent alors de la chapelle, et allèrent dans une auberge écartée, où ils trouvèrent une voiture avec deux domestiques à cheval pour les escorter. Dans le chemin, M. Beerscroft dit à sa jolie compagne, que mistriss Dunbar, la dame chez laquelle ils alloient, étoit une veuve sans enfans, qui possédoit des biens considérables dans le voisinage de Glengary; il ajouta que, d'après ses manières obligeantes et les agrémens de sa maison, où elle réunissoit sa nom-

breuse famille, il ne doutoit pas qu'elle ne se plût beaucoup chez elle.

Au bout de quelques heures ils arrivèrent à l'ancien et magnifique château de mistriss Dunbar, qui reçut Élisabeth avec les témoignages de la plus sincère estime, et lui dit qu'il n'y avoit que sa longue absence de l'Angleterre qui eût pu interrompre la liaison qu'elle avoit formée avec son père, l'ami de sa jeunesse.

Elle exprima dans les termes les plus forts l'indignation que lui inspiroit la conduite de lord O'sinister, et plaignit sincèrement sa femme d'être unie à un homme capable de pareilles atrocités. Mais, malgré le mépris qu'il lui inspiroit, elle pensa, ainsi que M. Beerscroft, qu'il falloit cacher cet événement.

Après une conversation générale d'environ une heure, M. Beerscroft se leva pour prendre congé de ces dames, ayant

des raisons particulières de désirer que son voyage en Ecosse ne fût pas connu. Je retourne à Londres avec un sentiment de bonheur, dit-il en prenant la main d'Élisabeth; j'ai sauvé l'innocence et la beauté. Il la salua respectueusement et s'éloigna.

Après qu'il fut parti, mistriss Dunbar fit plusieurs questions à Élisabeth sur la conduite de lord O'sinister avec elle et avec son digne père. En apprenant les détails de tout ce qu'il avoit fait, sa surprise égala son indignation.

Miss Munro, à son tour, lui témoigna le désir qu'elle avoit de connoître l'histoire de M. Beerscroft et de sa sœur. Mistriss Dunbar lui apprit que leur père, riche marchand de la cité, avoit partagé également entr'eux son immense fortune. L'avide lord O'sinister l'ayant appris, fit sa cour à la jeune demoiselle et parvint à l'épouser; et à la mort du vieux M. Beerscroft, ses enfans trouvè-

rent ses affaires dans le meilleur ordre. Mais son fils donna toute sa confiance à un associé qui l'entraîna dans des spéculations extravagantes, dont lui seul savoit profiter, et parvint enfin à le ruiner et à lui faire perdre tout son crédit. Alors ce malheureux jeune homme alla chercher des consolations auprès de son beau-frère. Lord O'sinister, au lieu de l'aider, éloigna de lui sa sœur, de crainte qu'elle ne voulût le secourir, et se contenta de maudire sa folie, qui l'avoit privé d'une fortune qu'il convoitoit.

Beerscroft quitta la maison de cet indigne lord avec le désespoir dans le cœur. Il ne savoit que devenir, lorsque son bon génie lui fit rencontrer un ancien ami, qui, semblable au Samaritain, le reçut chez lui, versa du baume sur les blessures de son cœur, et ne lui permit de le quitter que lorsqu'il lui eut fait obtenir du gouvernement un emploi

lucratif. Il n'auroit jamais revu son beau-frère, sans l'attachement qu'il conservoit pour sa sœur : sa société étoit devenue le principal plaisir de cette femme vertueuse, qui ne pouvoit plus aimer son mari, lorsqu'elle eut découvert que le masque hypocrite qu'il avoit pris pour lui plaire, cachoit les vices les plus odieux. Depuis ce moment, elle veilloit sur lui pour déjouer ses complots, et souvent sa bonté vint au secours des malheureuses victimes de sa barbarie, pour les arracher à l'infamie et au désespoir.

Le château de *Firgrove* étoit trop éloigné de la capitale pour que son séjour pût plaire à lord O'sinister ; mais l'hiver précédent, ayant formé une intrigue à Londres avec la femme d'un officier qui habitoit dans le voisinage, il y étoit venu pour la suivre. Le lieu de leurs rendez-vous étoit la vieille abbaye ; et il avoit employé l'industrie de Jenkins pour en éloigner tous ceux qui

auroient pu en approcher. Voilà quelle étoit la cause des bruits et des apparitions qui avoient répandu la terreur parmi les simples habitans d'Heath-Wood.

Une conquête facile n'avoit pas de prix pour lord O'sinister ; sa passion duroit encore pour la femme qu'il avoit séduite, lorsque le hasard offrit à sa vue la belle Elisabeth. A l'instant il résolut de savoir qui elle étoit, et comment il pourroit pénétrer jusqu'à elle. Jenkins fut employé, et il eut par lui les éclaircissemens qu'il désiroit. Cela ne lui suffit pas; il vouloit connoître les principes de ses parens avant d'agir. L'infatigable Jenkins lui ayant dit que Stubbs pouvoit l'instruire de ce qu'il désiroit savoir, il trouva un prétexte pour le faire venir. D'après sa conversation avec cet honnête fermier, il perdit tout espoir de tromper la vigilance de Munro, chercha à l'éloigner en lui offrant une

place d'adjudant dans son régiment ; et craignant encore la présence de son fils, il le retint à l'université, par la promesse qu'il lui fit d'être son protecteur.

Alors il ne perdit pas un moment pour se présenter à l'innocente Élisabeth et à sa mère sous le nom supposé d'Eaton, craignant d'inspirer des soupçons en se faisant connoître sous le sien. Il croyoit triompher aisément de la jeunesse et de l'inexpérience ; et ce fut avec beaucoup de chagrin qu'il reconnut qu'il ne pouvoit espérer de réussir par les moyens ordinaires de séduction. Alors il fit des propositions de mariage avec l'intention, si elles n'étoient pas acceptées, de faire enlever l'objet de ses désirs par des scélérats qu'il tenoit à ses gages pour servir ses coupables projets.

Le ravissement qu'il éprouva en obtenant le consentement d'Elisabeth, lui rendit encore plus pénible le refus de

son père. Il résolut alors de le mettre dans l'impossibilité de conserver l'emploi qu'il lui avoit fait avoir, et de le réduire à un tel état de pauvreté, en détruisant son habitation, qu'il ne pût s'opposer à ses désirs. La fureur qu'il ressentit du peu de réussite de ses projets, ne peut se décrire ; il voulut se rendre maître d'Elisabeth par la force ; mais la crainte de se rendre odieux lui fit abandonner cette idée. Il eut recours alors à une femme perdue qui, sous le nom de mistriss Elford, attira Elisabeth loin de sa famille. Il avoit contrefait l'écriture du capitaine Munro dans la lettre qu'il lui remit pour la décider ; et pour achever de la prévenir en sa faveur, il inventa la scène de l'enlèvement, où ses agens lui firent croire qu'ils agissoient par l'ordre de Delacour.

Elisabeth ayant appris ce qu'elle désiroit savoir de la famille de lord O'sinister, demanda quelques détails sur ce

qui se passoit à Glengary. Mistriss Dunbar lui dit qu'elle y alloit très-rarement, mais que pour satisfaire sa curiosité, elle feroit venir la gouvernante irlandoise qui venoit la voir quelquefois. Alors elle la conduisit à la chambre qu'elle lui avoit fait préparer, et la laissa seule pour aller s'habiller avant le dîner.

Lorsque miss Munro parut dans le salon, mistriss Dunbar la prit par la main et la présenta à toute la société, dans laquelle elle lui fit remarquer mistriss Ruthven, sa nièce, son mari, miss Rae, son amie lady Lochness, une jeune femme à la mode, M. Hume, petit-maître très-affecté, M. Grant, homme d'esprit, mais très-satirique, et plusieurs autres dames qu'elle lui nomma.

Mistriss Ruthven n'étoit pas belle, et sa physionomie exprimoit la disposition satirique de son esprit. Elle avoit

été élevée par son aïeul, riche baronnet écossois, dont elle étoit l'unique héritière. Accoutumée, dès son enfance, à ne trouver jamais de résistance à ses volontés, elle étoit devenue capricieuse, impatiente et vindicative. Le vieux baronnet l'avoit mariée au fils d'un de ses anciens amis, qui avoit aussi une grande fortune, et étoit mort peu de temps après, croyant avoir assuré son bonheur. Mais l'événement ne s'accorda pas avec ses espérances. Ruthven, jeune, beau, aimable, ne l'avoit épousée que pour acquérir une fortune indépendante; et lorsqu'il l'eut obtenue, il ne chercha pas même à cacher son indifférence pour elle. La mortification qu'éprouva alors sa vanité, l'irrita d'abord jusqu'à la folie; ensuite elle se repentit amèrement de l'avoir épousé; et ses regrets devinrent d'autant plus vifs, qu'elle s'attacha à un autre objet, et qu'avec la bonne opinion qu'elle avoit de ses charmes,

elle ne doutoit pas que celui qu'elle préféroit n'eût désiré de devenir son époux, si elle avoit été libre.

Son intime amie, miss Rae, étoit fille d'un parasite de son grand-père, qui l'avoit introduit dans la famille pour se débarrasser d'elle. A force d'artifices et de flatteries elle s'y étoit maintenue, et avoit trouvé le moyen d'acquérir le plus grand ascendant sur l'esprit de mistriss Ruthven. Elle étoit d'une figure agréable; l'époux de son amie lui prodigua ses soins, et elle se flatta d'avoir fait sa conquête, et s'en applaudit, quoiqu'elle fît profession de la plus tendre amitié pour mistriss Ruthven, et qu'elle ne dût qu'à elle les agrémens dont elle jouissoit dans le monde. M. Ruthven n'auroit pas trouvé beaucoup de résistance, et déjà elle étoit au moment de capituler, lorsqu'elle découvrit la criminelle passion de sa femme; et l'espérance de la voir entraînée dans quelque démar-

che imprudente, qui la sépareroit de son époux, l'engagea à changer de conduite; et se flattant qu'il la conduiroit à l'autel de l'hymen, si jamais il rompoit les liens qui l'enchaînoient, elle employa tous les moyens qui étoient en son pouvoir pour exciter sa femme à lui donner l'occasion de les rompre, soit en avilissant à ses yeux son époux, soit en exaltant avec elle les perfections de l'homme qu'elle aimoit.

Mistriss Dunbar ignoroit également ses vues et celles de sa confidente; et telle étoit sa prévention pour cette nièce, qui étoit la fille d'une sœur qu'elle avoit beaucoup aimée, qu'il auroit fallu les preuves les plus évidentes pour lui faire croire quelque chose à son désavantage. Mistriss Ruthven n'étoit pas capable de répondre à son amitié; elle affectoit de lui montrer de l'attachement par des motifs d'intérêt; car M. Dunbar la laissoit disposer d'une partie de sa fortune, et elle

elle n'auroit pas quitté Londres, où elle s'étoit établie immédiatement après son mariage, si elle n'avoit pas cru trouver chez sa tante celui qu'elle aimoit.

Mistriss Dunbar avoit seulement dit à ceux qui étoient chez elle, qu'Elisabeth étoit petite-fille de M. Munro de Glengary, et qu'ayant appris qu'elle se trouvoit dans le voisinage, elle l'avoit engagée à passer quelques jours chez elle, par égard pour son père : elle avoit ajouté, qu'elle réunissoit l'amabilité aux avantages de la figure. Malgré toute la vanité de mistriss Ruthven et de miss Rae, elles furent mécontentes de ce dernier article, dans la crainte que ce nouvel objet ne fît impression sur ceux qu'elles vouloient enchaîner. Mais leur chagrin fut extrême lorsqu'elles virent que les charmes d'Elisabeth étoient au-dessus de ce que leur avoit dit mistriss Dunbar. La jalousie qu'elles ressentirent, les engagea à chercher tous les

moyens de la rabaisser aux yeux de tout le monde, et même aux siens.

« On prétend qu'elle est jolie, dit mistriss Ruthven à miss Rae. Après l'avoir regardée quelque temps d'un air dédaigneux : Est-il possible que ma tante la juge ainsi ? »

« Oh ! sans doute elle a un bon caractère, reprit miss Rae avec un sourire malin, et en jouant négligemment de son éventail ; mais vous savez, ma chère, que les femmes sont de mauvais juges, lorsqu'il est question de la beauté de l'une d'elles ; demandons l'avis des hommes : Qu'en pensez-vous, Hume ? »

« Lorsqu'un homme est entièrement occupé des charmes d'une femme, il lui est impossible de décider sur ceux d'une autre. Un soupir lui échappa alors, et il regarda languissamment mistriss Ruthven, à qui il faisoit sa cour dans ce moment, connoissant la rage qu'elle avoit d'être admirée, et ayant pour principe

de n'adresser son hommage qu'à celles que la fortune favorisoit.

Dites plutôt de lui-même ! s'écria M. Grant qui l'avoit entendu.

Oh ! pour cela, non ; car je me flatte qu'on ne peut pas m'accuser d'être trop prévenu en ma faveur.

Je pense que si quelqu'un avoit de vous une opinion aussi favorable que vous-même, vous auriez raison d'avoir de la vanité.

Je vous prie de me dire, reprit-il un peu déconcerté, pourquoi vous ne croyez pas que cela puisse être ?

Oh ! cela est possible ; il y a des personnes qui ont un goût étrange et si peu de jugement !

Quel sauvage ! s'écria Hume lorsque Grant fut parti ; je m'étonne que mistriss Dunbar puisse le recevoir.

Peut-être, reprit avec ironie miss Rae qui étoit choquée de la légèreté

avec laquelle il la traitoit, les vérités qu'il lui dit ne sont pas aussi désagréables que celles qu'il vous adresse.

FIN DU PREMIER VOLUME.

569128